M.C. MIGEL LIBRARY
AMERICAN PRINTING
HOUSE FOR THE BLIND

12990 - MIGEL-A

LA

VIE RURALE

TABLEAUX ET RÉCITS

PAR

J. AUTRAN

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1856

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PRÉFACE

Aux époques où la poésie désespère de réveiller dans les âmes les énergiques sentiments, les enthousiasmes, les saintes ou viriles passions qui en étaient la vie, elle peut du moins encore essayer d'y faire renaître l'amour des joies de la nature, des émotions paisibles de la solitude, des simples drames de la famille champêtre. Le désenchantement des esprits et leur lassitude semblent même favoriser ce retour aux contemplations et aux

travaux de la vie rurale. C'est alors un besoin, c'est un devoir pour le poëte de montrer un lieu de retraite aux âmes fatiguées et désabusées, d'ouvrir un asile aux naufragés des grandes crises sociales, de dire enfin à tant d'existences agglomérées au foyer corrupteur des villes : Sortez de cet air vicié ; venez vivre dans une atmosphère plus saine ; venez voir fleurir la terre, venez la cultiver. Le pays y gagnera ; et votre corps et votre âme s'en trouveront mieux.

Telle était la mission que s'imposait la muse latine à l'aspect des défaillances de l'antique vertu romaine ; telle est celle qu'un plus habile que nous pourrait sans doute encore se donner avec honneur.

Le poëme des *Laboureurs*, écrit en 1853, était déjà un pas dans cette voie. Plus tard, la *Revue des Deux Mondes* publiait sous ce

titre : *Dans le Luberon*, cinq ou six morceaux émanés de la même pensée.

Des lecteurs, dont j'interroge volontiers le goût, ayant bien voulu encourager de leurs suffrages ces diverses tentatives, j'ai écrit de nouvelles pages que j'offre aujourd'hui à mes amis, en souhaitant qu'elles obtiennent un aussi favorable accueil que les précédentes.

Quelques-uns me reprocheront peut-être certaines familiarités de ton, certains oublis de solennité, que je me suis permis çà et là dans le courant de mes récits. Qu'il me suffise de dire pour ma justification — si c'en est une — qu'il y a eu propos délibéré. La familiarité, ce me semble, n'a jamais été trop ennemie de notre poésie. Les noms de nos plus glorieux maîtres sont là pour l'attester. Est-ce bien, d'ailleurs, quand le siècle tend

de plus en plus à la prose, qu'il conviendrait de s'isoler superbement sur les hauteurs du lyrisme? S'il est une muse, enfin, à qui certaines franchises doivent être accordées, c'est apparemment la muse agreste, celle qui va causant avec le bûcheron au coin du bois, avec la faneuse au bord du pré, et qui mettrait volontiers sa gloire à être écoutée des paysans de sa vallée.

Le Luberon, dans lequel se passent plusieurs scènes de ce livre, est une montagne du midi de la France, qui, par la beauté sauvage de ses pentes, et surtout par la splendeur de la lumière dont se revêtent ses flancs couverts de bois, aurait d'incontestables droits à la célébrité pittoresque. Si cette chaîne s'élevait dans l'Attique, dans la Phocide ou dans la Thessalie, elle figurerait, à coup sûr, parmi les montagnes aux noms immortels dont le

groupe des muses fréquentait les ombrages et les fontaines.

Telle qu'elle est, elle n'a guère de chances d'attirer les yeux du monde. Les noms de l'Œta, du Pinde, de l'Hymette, resteront à jamais glorieux ; celui de ma montagne ne cessera pas d'être obscur.

J. A.

Mars 1856

LA VIE RURALE

I

POUR RENDRE CONGÉ

O trottoirs, où l'ennui crotté
Cherche un rayon qui ne luit guère !
O salons, où l'on prend le thé,
En tenant maint propos vulgaire !

Théâtre, où la muse aux abois,
De vieux oripeaux attifée,

Nous sert pour la centième fois
La même intrigue réchauffée !

Pédants, qui jetez un discours
A travers une causerie !
Courtisans de toutes les cours,
Valets de toute broderie !

Dieux nouveaux — qu'on ne connaît point !
Traitants engraissés de rapines !
Femmes qu'il faut aimer de loin :
Cœurs étroits, amples crinolines !

Génie insulté par les sots,
Vieilles croyances méprisées,
Faux serments jetés à boisseaux
Au vent des publiques risées !

Servilités, abjections;
Vices impurs menant leur danse;
Apothéoses d'histrions,
Universelle décadence!

J'ai besoin de respirer l'air,
L'air qui souffle aux régions libres,
De m'y refaire un cœur plus fier,
D'y retremper toutes mes fibres.

Je m'en irai sur les hauteurs;
Je veux gravir, exempt de chaînes,
La montagne où sont les pasteurs,
La montagne où sont les grands chênes.

II

ERATO

Dans les vils pensers, dans les œuvres viles,
Quand la décadence, hélas! est partout;
Quand de plus en plus, au tableau des villes,
Le cœur se soulève empli de dégoût;

Des princes du jour quand l'impure bande
Exploite au comptoir la guerre et la paix;

Que la nation, si fière et si grande,
N'est plus qu'un troupeau de marchands épais;

Quand le vieil honneur fléchit sous la honte;
Des instincts mauvais, des grossiers penchants,
Quand l'invasion de toute part monte,
Il n'est plus d'abri, si ce n'est aux champs.

Si ce n'est parmi les forêts lointaines,
Sous la profondeur des arceaux fleuris;
Si ce n'est au bord des claires fontaines,
Pour l'âme blessée il n'est plus d'abris.

De cœurs purs alors cherchant ce qui reste,
Pour eux tu reprends tes attraits connus,
O muse rustique, ô chanteuse agreste
Qui dans nos prés verts marches les pieds nus.

Tes yeux ont encor leur douce magie;
Le sourire aux pleurs s'y mêle toujours;
De la chanson folle ou de l'élégie
Tu fais, à ton gré, le chant des amours.

Le front ceint d'épis, légère tu passes
Le long des blés mûrs, et, comme autrefois,
On voit en cortége aller sur tes traces
Les pâtres mêlés aux nymphes des bois.

Et tu viens t'asseoir sous les aubépines;
Et, charmant au loin bergers et troupeaux,
Tu jettes au vent des tièdes collines,
Tu jettes les sons de tes frais pipeaux.

III

AU LEVER DU JOUR

Sur la montagne errant, je vois le jour éclore,
Il plonge ses rayons dans l'azur éclairci;
Les sommets sont en feu, la forêt se colore.
Je pense à Dieu; le front incliné, je l'adore :
Jour de l'âme, dans moi vas-tu renaître aussi?

Les fleurs à la rosée ouvrent leur fine gaze;
Purs calices bercés par un vent adouci,

Chacune a son rubis, sa perle ou sa topaze.
Je me sens le cœur plein d'amour, de foi, d'extase :
Fleurs de l'âme, allez-vous en moi renaître aussi?

L'alouette s'envole en chantant vers la nue;
La caille, le bouvreuil sont cachés près d'ici.
Dans l'humide buisson j'entends leur voix connue.
La joie est dans mon cœur, de bien loin revenue :
Voix de l'âme, allez-vous en moi chanter aussi?

IV

EMBLÈME

On dit que, loin de nous, aux plages de ce monde
Qui du marin Génois attira le vaisseau,
Pays où la nature éclatante et féconde
Des âges primitifs a conservé le sceau,

On dit qu'au fond des bois fermés à l'œil profane,
Où passe à peine un cerf allant à l'abreuvoir,

Au milieu des gazons qu'aucun hiver ne fane,
Il existe une fleur miraculeuse à voir.

Sa pareille ne croît sur aucune pelouse;
Dans ses jardins royaux Paris l'attend encor;
Et le jardin qu'Isaure entretient à Toulouse
N'ose lui comparer ses églantines d'or.

Tant que l'astre du jour luit sur sa tige verte,
La fleur, par un secret qu'ignore tout savant,
Aspire la lumière en sa corolle ouverte,
Et des rayons captifs devient l'écrin vivant.

Puis, la magique plante, à la nuit revenue,
Brille de tous les feux recueillis dans le jour,
Et l'homme qui peut voir la merveille inconnue
Songe infailliblement à son plus cher amour.

Il contemple, ravi, ce calice qui semble
Un astre détaché du lointain firmament,
Cette fleur qui, parfums et vifs rayons, rassemble
Tout ce que Dieu pour l'homme a fait de plus charmant.

Ah! faut-il soulever l'allégorique voile?
Réponds-moi, le faut-il, ô mon bien le meilleur!
Fleur qui répands sur moi les clartés d'une étoile,
Étoile qui répands les parfums d'une fleur!

V

PENDANT LA MOISSON

Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

LA FONTAINE.

En juillet, par le plein soleil,
Cherchant un peu d'ombre, un lit d'herbes,
Des moissonneurs au front vermeil
S'étaient assis près de leurs gerbes.

Sous un vieux frêne hospitalier,
Oubliant le poids des faucilles,
Ils mangeaient, cercle familier
De joyeux gars, de brunes filles.

C'était un charme de les voir
Échanger entre eux les rasades,
Et rompre gaîment leur pain noir,
Et croquer les vertes salades.

Le taillis, les eaux, les grands blés,
La terre même qui poudroie,
Autour des groupes attablés
Tout respirait amour et joie.

Deux musiciens passant par là,
Vagabonds d'aspect germanique,

A grands cris on les appela :
— Faites-nous donc votre musique !

Eux d'obéir. L'un, svelte et blond,
Figure étrange mais honnête,
Fit résonner le violon,
L'autre chanter la clarinette.

Sonores échos d'Outre-Rhin,
Chansons de l'errante Bohême :
La cigale au bruyant refrain
Se tut, — quoique artiste elle-même.

Que de voluptés à la fois
Pour la friande compagnie !
On eût dit un festin de rois,
Accompagné de symphonie.

Quand le duo mélodieux
S'interrompait de courtes pauses,
Les sous pleuvaient à qui mieux mieux
Aux pieds des humbles virtuoses.

Et moi, du seuil de la maison
Regardant la scène à distance,
Je pensais : Montaigne a raison,
« Les gueux ont leur magnificence ! »

VI

LE BERGER DE PRADINE

On reconnaît en lui l'origine guerrière :
C'est un pâtre qui fut sergent aux jours passés.
Dans son manteau de laine aux lambeaux rapiécés,
Il marche d'une allure fière.

Comme il menait jadis de front et par le flanc
Ses vaillants compagnons faits à la discipline,

En bon ordre aujourd'hui, le long de la colline,
Il mène un peloton bêlant.

De quatre-vingts moutons il est le capitaine.
Jaloux il les surveille, il les couve des yeux.
L'espoir, le grand espoir de cet ambitieux
Est d'arriver à la centaine.

Il est petit, mais fort. En vigoureux sillons,
Soixante ans sont inscrits sur sa mâle figure;
Sur chacun de ses bras il montre une blessure,
S'il n'y montre plus de galons.

Il a pour adjudant un chien de bonne race,
A veiller, à combattre habilement dressé,
Et qui, vienne le loup de faim tout hérissé,
Tient tête à l'ennemi vorace.

Au premier grognement de cet aimable chien,
—Je te comprends, dit l'homme; oui, c'est le loup qui rôde...
Et le voilà courant à la bête en maraude,
Comme jadis à l'Autrichien.

Pourtant cet homme est doux. A la mère empressée
Il offre, il tend l'agneau qui pleure de la voix.
Comme le bon Pasteur, on l'a vu mainte fois
Rapporter la brebis blessée.

Lui qui fut raide et brusque alors qu'il le fallait,
Il parle sans rudesse au troupeau qu'il fait paître;
Lui, dont les doigts souvent furent noirs de salpêtre,
Maintenant les blanchit de lait.

Lui-même, agenouillé sur le seuil de l'étable,
Presse le pis fécond dans le vase écumant.

Les fromages qu'il fait, blancs et gras, sont vraiment
Dignes de vous, dieux de la table !

Superbe est le bétail élevé par ses soins,
La blonde toison brille et semble enrubannée.
A ce métier, pourtant, il gagne par année
Quarante écus, ni plus ni moins.

Homme sobre et modeste, homme à la vie étrange,
Il n'a pas en vingt ans trois fois changé d'habits;
Quelques noix, du fromage, un morceau de pain bis,
Chaque jour, c'est là ce qu'il mange.

Durant les mois brûlants, tout le jour au bercail,
Avec ses chers moutons il dort près de la crèche.
Il ne sort que le soir. La nuit sereine et fraîche
Est pour lui le temps du travail.

Alors, sur les coteaux où la lavande abonde,
Au penchant des rochers tout embaumés de thym,
Il mène ses brebis, et là, jusqu'au matin,
Il veille dans la nuit profonde.

Langage du désert, mystérieux et doux,
Lointain rayonnement de l'étoile qui tremble,
Bruits de l'herbe et du vent qui soupirent ensemble
Il vous connaît bien mieux que nous!

Seul et grave témoin de la nuit solennelle,
De sa cape drapé, son bâton à la main,
Qu'il est beau, soit qu'il suive à pas lents son chemin,
Soit qu'il s'arrête en sentinelle!

Par le sentier agreste, un soir que je rentrais,
Évitant de l'hiver la première accolade :

— A quoi songes-tu là, lui dis-je, camarade?
Voilà, ce me semble, un temps frais.

— Je rêve, me dit-il, d'une époque lointaine.
Quand nos rangs cheminaient en terrible appareil,
Dans cette saison-ci, par un soir tout pareil,
Nous franchissions le Borysthène!

VII

FLEURS AGRESTES

SONNET

Comment te nommes-tu, petite aigrette rose
Qu'un vent de mai balance au bord de mon chemin?
Je voudrais te cueillir, et cependant, je n'ose :
Ton éclat pâlirait trop vite dans ma main.

Et toi, quel est ton nom, jolie amphore close,
Qui ne seras, je pense, ouverte que demain?
Et toi, lance d'azur, au bout de qui se pose
L'abeille! et toi, fillette aux lèvres de carmin!

Enfin toi, dont l'odeur, quoique faible, m'enivre!
Ah! je n'ai pas besoin de chercher en un livre
Vos noms que la science a trop multipliés.

Pauvre ignorant, ma joie est encore assez douce
De vous voir fourmiller dans l'herbe et dans la mousse
O chefs-d'œuvre de Dieu que l'homme foule aux pieds!

VIII

SURSUM CORDA

Le front joyeux de l'aube apparaît dans la nue :
Les cimes, les plateaux boisés, la roche nue,
Tout revêt ses couleurs, tout s'éclaire à son feu.
La rivière au flot clair brille sous la feuillée.
Des ombres de la nuit la terre dépouillée
Murmure en s'éveillant : Je crois en vous, mon Dieu!

La fleur, dans le ravin qu'une ombre voile encore,
Attend l'heure du jour qui doit la faire éclore;
L'oiseau cherche le grain laissé par le glaneur;
La plante, pour sa soif, demande une onde fraîche;
Le taureau, le cheval, du foin mûr pour la crèche :
Toute cette nature espère en vous, Seigneur!

Du penchant des coteaux, de la plaine fumante
Une tiède vapeur monte; le sol fermente,
Il frémit sous le pied d'un tressaillement sourd.
Mon âme jette aussi vers vous son étincelle;
O Dieu, père de tout, tendresse universelle,
Le monde entier reçoit et vous rend votre amour!

IX

LA PIERRE SCULPTÉE

Marbre couché sur la colline,
Toi qui m'arrêtes en chemin,
Dis-moi, quelle est ton origine?
Survis-tu seul à la ruine
D'un temple ou d'un tombeau romain?

Sur tes flancs, vénérable pierre,
Des caractères effacés,
A travers un réseau de lierre,
Fixent et troublent ma paupière.
Que disent-ils? Ah! je le sais.

Ils disent qu'ici-bas succombe
Tout ce qui fut brillant un jour,
Qu'au cercueil l'homme en poudre tombe,
Et que le marbre de la tombe
Disparaît lui-même à son tour!

VIII

CLAIRON

Sur sa mule au pied sûr, qui marche empanachée,
Regardez-la venir souriante et penchée.
Collier d'or, blanche robe et longs rubans au front,
La reconnaissez-vous? C'est elle, c'est Clairon.
Dans ses nouveaux atours elle est vraiment si belle,
Que chacun dit tout haut : C'est une demoiselle!
Où prend-elle cet air délicat et discret?
Fille de paysans, comment, par quel secret

A-t-elle ce teint blanc qu'on ne voit chez aucune?
Sort-elle seulement la nuit, au clair de lune?
Ou bien, pour s'y baigner, connaît-elle un ruisseau,
Quelque source enchantée! Ah! sans doute, au berceau
Elle reçut les dons d'une fée ou d'un ange! —
Telle est, sur son chemin, l'unanime louange.
De parents et d'amis un cortége la suit,
Tous joyeux, tous riant au frais matin qui luit,
Tous en habits de fête, ayant aux boutonnières,
Aux corsages lacés, mille fleurs printanières.
Sur sa mule fringante, au grelot argentin,
Regardez-la passer. Elle vient, ce matin,
D'épouser, à l'autel de son humble paroisse,
Cyrille, dont l'amour fut longtemps une angoisse.
De tous les alentours, Cyrille était pourtant
Le plus riche parti. Quand, troublé, palpitant,
Il osa demander cette fille à son père :
— Je te donne, lui dit le fermier débonnaire,

Je te donne avec elle un arpent de terrain
Où tu recueilleras cent épis pour un grain.
Cinq figuiers sont autour, dont les branches prodigues
S'inclinent sous le fruit, et Dieu sait quelles figues!
En outre, mon enfant, tu seras possesseur
D'une vache qui joint la force à la douceur.
Enfin, pour compléter la dot, j'offre une mule
Qui ne sait pas broncher, qui jamais ne recule;
Elle a l'air d'un cheval et vaut mieux, à mon gré.
Rare bête! je l'aime et la regretterai.

— Père, lui répondit le fortuné Cyrille,
Vos cinq figuiers sont beaux, votre arpent est fertile,
Votre vache a le flanc lustré comme un émail;
Elle est féconde en lait, vigoureuse au travail.
Gardez les cinq figuiers, gardez l'arpent de terre,
Gardez la vache aussi; je suis propriétaire.
J'ai d'ailleurs mes deux mains, elles travailleront.

Ce n'est pas une dot que je veux, c'est Clairon!
Puis il balbutia cette courte formule :
Pour promener Clairon, j'accepterai la mule.
Au beau-père attendri le gendre ainsi parla.
Regardez maintenant la belle, admirez-la :
Le long des prés, dont l'herbe au soleil étincelle,
Comme elle a l'air heureuse, et qu'elle est bien en selle!

X

LA MONTRE D'ARGENT

Dans mon village somnolent,
Il est une pauvre boutique
Qu'un plat à barbe de fer-blanc
Désigne à l'œil de la pratique.

Un miroir fêlé sur le mur,
Dans l'angle une étroite étagère.
Entrez; l'artiste, d'âge mûr,
A cependant la main légère.

Monsieur le baron, l'autre soir,
Renversé sur la longue chaise,
En bon prince, offrait au rasoir
Son triple menton d'homme obèse.

L'artiste ajustait son client,
Lui composait un aspect digne,
Non sans parler de l'Orient,
Et de la chasse et de la vigne.

Tout à coup, notre hobereau,
Familier suivant sa coutume :

— Quelle heure est-il, mons Figaro
Fit-il, d'un nez blanchi d'écume.

Mons Figaro de son gilet
Tire une montre vénérable,
Et dit l'heure à l'homme replet
Qu'attend un rendez-vous de table.

D'horlogerie humble instrument,
La montre était vieille, était lourde.
L'autre de rire incongrument :
— D'où diable tient-il cette gourde ?

De qui je tiens, dit le barbier,
De qui je tiens cette relique ?
De mon père, un ancien troupier,
Soldat mort sous la République.

Cher père, il ne nous laissa rien
Que cette montre et sa cocarde.
C'est un mince héritage... Eh bien,
Moins on recueille, mieux on garde!

Septembre 1855

XII

LE TRIOMPHE DE VÉNUS

Dans les fleurs, au soleil, regardez-la s'étendre,
Regardez-la cambrer ses reins souples et forts :
Les gazelles n'ont pas cet œil limpide et tendre,
Les colombes n'ont pas la blancheur de ce corps.

Elle porte un collier simple et de couleur noire,
D'un plus riche ornement n'ayant aucun souci.
Elle aime qu'une main sur son beau flanc d'ivoire
Se promène; ses yeux semblent dire merci.

Voyez cette attitude, admirez cette pose.
Qu'elle dessine bien sa hanche et son beau col!
Paresseuse elle rêve, ouvre sa bouche rose,
Bâille, et de temps en temps gobe une mouche au vol.

O Vénus, car tel est le nom qui vous désigne,
Et jamais on n'a mieux porté ce nom charmant,
A quoi donc pensez-vous? Est-ce au triomphe insigne
Que vous avez du maître obtenu récemment?

Par les plateaux couverts de rocs et de broussailles,
Par les ravins pierreux, par les champs, le bois dru,

Franchissant, d'un seul bond, taillis, pans de murailles,
Elle avait, ce jour-là, si bravement couru;

Elle avait éventé si bien toutes les traces,
Si bien dans les buissons fourré son fin museau,
Que Brancou rapportait cinq lièvres, six bécasses,
Plus un faisan superbe, en nos cieux rare oiseau!

Quand le vieux braconnier rentré dans sa demeure
Eut déposé le faix, quitté son attirail,
Souriant à sa bête : Il te faut à cette heure,
Lui dit-il, un honneur digne de ton travail.

Aux courses de Ceyreste, autrefois j'eus la gloire
De remporter le prix; ah! j'étais jeune alors!
Ce fut un plat d'argent : serré dans mon armoire,
Ce plat et deux couverts sont mes humbles trésors.

Il n'a servi qu'un jour; oui, pour mon mariage.
Eh bien, docile bête à l'œil intelligent,
Chienne à la blanche robe, amour du voisinage,
Tu mangeras, ce soir, dans mon grand plat d'argent!

XIII

BLANCHE DE REILLANE

I

Assise à mi-coteau sur l'ombreuse colline,
La villa brille aux yeux. Riante, elle domine
Des pelouses, des prés à molle inclinaison,
Une rivière au bas, tout un vaste horizon
Où la grâce est unie à la fierté sauvage.
Derrière le château, qui date d'un autre âge,

Un parc s'ouvre et s'étend, un de ces nobles bois,
Héritage sacré des races d'autrefois.
Là, chênes, pins, ormeaux, lianes épaissies,
Séculaires tilleuls, et, dans les éclaircies,
Vieil enfant du ciseau, plus d'un faune penché,
Mainte pauvre déesse au sourire ébréché,
Maint amour en péril sur qui s'affaisse un arbre.
Au-devant du manoir des terrasses de marbre,
Des jardins que les buis dessinent, verts cordons,
Et qu'aujourd'hui l'automne, amoncelant ses dons,
Couvre de fruits, de fleurs à remplir cent corbeilles.
Puis, non moins que les yeux pour charmer les oreilles,
Le chœur de mille oiseaux épris de ce séjour,
Et l'eau des grands bassins, qui chante nuit et jour.

II

Voilà que du perron, jeune et belle, une fille
Descend : le chaud reflet du couchant qui scintille
Prête à sa noble tête une auréole d'or.
A-t-elle dix-huit ans? Peut-être pas encor.
Dans ses grands yeux, empreints de calme rêverie,
Se montre une pensée avant le temps mûrie.
Les signes du courage et ceux de la bonté
S'unissent à son front, divinement sculpté.
Elle est svelte; un ruban serre sa fine taille.
Ses cheveux, ombragés d'un blond tissu de paille,
De ce chapeau dont Nice a découpé le tour,
S'allongent, fatigués par les courses du jour.
Pensive maintenant, sur la fraîche terrasse,
Elle vient respirer l'air du soir; elle passe

Et repasse, lisant un livre que parfois
Un petit vent lutin feuillette sous ses doigts;
Ou distraite et rêveuse, et dans la perspective,
Plongeant un long regard, volontiers attentive
A la feuille qui tremble, au nuage, à l'oiseau,
A ce livre de Dieu si profond et si beau!
Qu'elle est charmante ainsi! Ce grand lis diaphane,
Ce pas mélodieux, — c'est Blanche de Reillane.

III

Chère belle, bonsoir! lui dit en l'accostant
Un alerte vieillard, léger, pirouettant,
Que lisez-vous ici de neuf?

— Oh! répond-elle,
Vous gronderiez encor; souffrez que je le cèle.

* * * *

— J'entends : livre ascétique, auteur fastidieux,
Réplique le rieur, très-fou, quoique très-vieux.
A parler franchement, cela me scandalise
Que vous ne quittiez point ces chefs-d'œuvre d'église.
Pour vos petites mains ils sont vraiment trop lourds.
Laissez, gentil oiseau, laissez chez eux les ours :
Laissez-moi dans leur coin tous ces docteurs moroses
Qui proscrivent le rire et maltraitent les roses,

Et voudraient, les jaloux, rider vos dix-huit ans.
Je vous l'ai dit cent fois : les femmes de mon temps
Mieux que vous entendaient la vie et la nature.
Ces femmes (je m'en tiens au chapitre lecture)
De bonne heure avec soin se formaient la raison
Et le cœur, en lisant des romans à foison.
Vous, jamais un roman, pas le moindre.

— Au contraire,
J'en lis de temps en temps, j'en lis pour vous complaire ;
Mais la plupart, hélas! permettez cet aveu,
La plupart ont le don de m'amuser fort peu.
Pour un qui, d'aventure, attache ma pensée,
Vingt la font se débattre à mi-chemin lassée ;
Vingt, c'est peu; presque tous que nous présentent-ils?
Sinon de vieux pantins, mûs avec de vieux fils,
Et, le long d'une intrigue habilement obscure,
Ces mêmes bouts de fil allongés sans mesure?

Et puis, ce qui me plaît dans un livre, avant tout,
C'est le vrai; pour le faux, je ne sens que dégoût.
Sitôt que j'entrevois qu'un conteur de sornettes
Prétend m'intéresser à des marionnettes,
A des malheurs fictifs qu'il invente à grands frais :
Gardons notre pitié pour des malheurs plus vrais,
Me dis-je, et de mes pleurs ayant comme une honte,
D'un geste de dépit je jette là le conte.
Ne vous étonnez pas que je revienne alors
Aux livres sérieux, mes amis, mes trésors :
Graves, ceux-là me font voir gravement la vie;
Plus haut que cette terre ils m'élèvent ravie.
Par eux je puis du moins, si j'ai devant les yeux
Quelque émouvant spectacle, un couchant radieux,
Un ciel — comme ce ciel — empourpré de nuages,
Songer au Dieu voilé par toutes ces images,
M'incliner sous sa gloire. Est-il bonheur plus doux
Que de penser à lui, quand, rapproché de nous,

Il se révèle ainsi dans un beau soir qui brille!
N'y pensez-vous jamais?

— Chère petite fille,
Interrompt le vieillard, entrons, j'entends sonner
La cloche qui nous dit : le dîner! le dîner!

Se parlant à soi-même et riant, il ajoute :
Vénérable Mentor, voilà comme on t'écoute!

IV

Au foyer du château, deux ou trois visiteurs
Viennent de la soirée abréger les lenteurs.
Du village voisin le bon prêtre est du nombre.
On passe une heure au jeu du trictrac ou de l'hombre;
On jase, on lit tout haut la gazette au besoin.
Blanche, près d'une lampe, assise dans son coin,
D'un mot illuminant parfois la causerie,
Brode, le front penché sur sa tapisserie.

Le prêtre, âme candide et grave esprit d'ailleurs,
A toutefois des goûts quelque peu rimailleurs;
Et, naturellement, quand une pièce est faite,
A l'intime auditoire il en offre la fête.

Le marquis, vieux narquois, sourit : — Faire des vers
Après monsieur Delille et monsieur de Boufflers !
Y pensez-vous, l'abbé? Pour un porteur d'étole,
D'autre part, ce jeu-là me semble bien frivole.
Dans leur détachement des mondaines douceurs,
On a vu peu de saints fréquenter les neuf sœurs.
Adoptant la livrée aux Muses familière,
Vous couronnerez-vous de myrtes et de lierre? —
Et maint autre propos.

Rouge comme un enfant,
Le curé de son mieux riposte et se défend :
L'Évangile jamais ne mit au rang des crimes
L'art d'enlacer des mots en les ornant de rimes.
De quel droit, maintenant, le rejetterait-on?
Tout dépend, selon lui, du sujet et du ton.
Si le prêtre courtise une muse profane,
Il a tort : ce commerce avilit la soutane;

Mais celui dont les chants se consacrent à Dieu
Ne saurait encourir le blâme en aucun lieu.
A-t-il fait autrement? Ses travaux poétiques
Sont en majorité des psaumes, des cantiques.
L'exemple fut donné par le plus saint des rois;
Le prophète David fit des vers autrefois.

— Curé, dit le marquis, pardon, je vous arrête!
Prenez exemple en tout sur le saint roi prophète :
A deux arts tour à tour ses soins étaient donnés.
Il cultivait la danse, et vous la condamnez!
Pourquoi de vos rigueurs affliger Terpsycore?
Que vous a-t-elle fait? Que vous ont fait encore
Rose, Jeanne, Toinon, Lucette au petit pied,
Qu'au désespoir ainsi vous livrez sans pitié?
C'était pourtant plaisir de les voir, les dimanches,
En souliers fins, en fins jupons, en courtes manches,

Oubliant sous l'ormeau fatigues et chagrins,
Sauter, d'un jarret leste, au son des tambourins.

— Quel homme ! fait tout bas le prêtre ; il est terrible.
Je doute qu'il en soit un plus incorrigible !...
David, au nom duquel, marquis, vous me prêchez,
Jadis en vers touchants pleurait sur ses péchés ;
Vous ne feriez pas mal, vous, de gémir en prose,
Lui dirait-il bien haut de grand cœur ; mais il n'ose.

Blanche, qui voit son trouble, arrive à son secours :
— Cher oncle, il serait temps de clore les discours ;
Dix heures — écoutez — résonnent à l'horloge.

— Oui-da ! fait le marquis.

Là-dessus, on déloge.
Chaque bon visiteur en disant : à demain,

Vers son toit, dans la nuit, se remet en chemin.
Et l'abbé, cœur naïf plein d'un confus mélange,
Murmure sur le seuil : — Quel diable ! mais quel ange !

V

Chaque année, au déclin de la tiède saison,
Ainsi, derniers débris d'une antique maison,
Vivent, sur le penchant de l'agreste montagne,
Le vert célibataire et sa pure compagne :
Lui, sceptique héritier d'un siècle dont les mains
Dispersèrent au vent tous les cultes humains,
Cerveau que le malheur à sa sévère école
Instruisit vainement, bulle d'air qui s'envole;
Elle, droite pensée, âme ouverte au vrai jour,
Quoique vivant si près d'un guide aveugle et sourd;
Envers ce vieil enfant, douce et tendre, mais forte,
Et lui sachant parfois dire un mot qui l'exhorte :
Car enfin cet ami, d'elle si différent,
Comment ne pas l'aimer? il est son seul parent.

A sa faiblesse en deuil ce frère de sa mère
Vint s'offrir, la couvrant d'une ombre tutélaire.
L'orpheline comptait trois ans à peine alors.
Un confus souvenir lui reste des chers morts;
De sa mère surtout, figure pâle et digne
Qui sur elle parfois se penchait, et d'un signe
Lui montrait, à côté de son lit, sur le mur,
La Vierge et l'Enfant-Dieu tous deux vêtus d'azur.
C'est à ce souvenir qu'elle vous doit sans doute
Religieux instincts qui lui montrez la route!
D'autres enseignements elle n'eut pas besoin.
C'est à ce doux rayon, qui lui vient de si loin,
Qu'elle doit, chaste fleur, avide de lumière,
D'avoir si bien germé dans la ronce et la pierre!

VI

Pénétrons dans la chambre où le vieillard vermeil
Des songes du jour passe aux rêves du sommeil.
Dès le seuil, un parfum de violette et d'ambre
Nous saisit : explorons du regard cette chambre.
Dans les cadres sculptés, ovales de contour,
Est-ce vous que je vois, Dubarry, Pompadour,
Est-ce toi, Parabère, en ton galant corsage,
Et tenant à la main quelque secret message?
Ce sont du moins vos sœurs, telles que, trait pour trait,
Les fixa l'art mignon des Latour, des Lancret.
Fronts de poudre blanchis, seins dont la gaze tombe :
L'une amoureusement becquette une colombe;
De l'éventail nacré l'autre serre les plis;
L'autre ajuste une mouche à sa gorge de lis.

Celle-là, blonde enfant, tient une biche en lesse,
Et porte le carquois de la chaste déesse.
Sur le soyeux panneau, dans maint tableau riant,
Vous figurez aussi, héros de Florian,
Bergères et bergers d'espèce langoureuse,
Couchés sur les gazons semés de fleurs par Greuze.
Les fauteuils aux bras d'or, les armoires d'émail
Du nocturne réduit complètent l'attirail.
Sur le tapis, enfin, près d'une comédie,
Gît un volume errant de l'Encyclopédie.

A ces divers objets l'homme des anciens jours
Sourit : il vous salue, ombres de ses amours,
Princesses qui, jadis, penché sur vos dentelles,
L'entendîtes parler de flammes immortelles.
Hélas ! vous le dirai-je ? idoles de son cœur :
Ce n'est peut-être pas sans un regard moqueur
Qu'il admire aujourd'hui vos images mignardes.

Le temps fait au pastel des teintes bien blafardes;
Un aimable regard, toujours fixé sur nous,
Au bout de cinquante ans ne paraît plus si doux;
La bouche de corail de la plus fraîche Elmire
Semble bâiller enfin, à force de sourire.
Il ne rêve donc pas seulement au passé;
Il songe aussi parfois au présent, l'insensé!
Qui prêterait l'oreille aux échos du village
Entendrait murmurer que ce Sylvain sur l'âge
Aux Dryades du lieu prend encor le menton.
Matière à défrayer les rieurs du canton.
Il s'endort; mais, avant de clore la paupière,
Il fredonne un couplet, en guise de prière.
O siècle des paniers, des mouches et du fard,
Lève-toi : viens dans l'ombre admirer ce vieillard!

VII

Et vous, anges du ciel, que votre front se penche;
Abaissez vos regards sur la chambre de Blanche.
Chastes esprits, vous seuls dans ce chaste réduit
Êtes dignes de voir! — Près du flambeau qui luit,
Que fait-elle? à genoux aux pieds du Christ d'ivoire,
Elle prie; écoutez : — Seigneur! forcez à croire
Celui qui jusqu'ici vous ferma sa raison.
Dans son esprit malsain portez la guérison.
Je l'aime, ce vieillard : à ma jeunesse amère
Il prodigua les soins d'un père et d'une mère.
S'il refuse ses yeux à la pure clarté,
Il a du moins une âme ouverte à la bonté;
Sa pitié se répand sur chaque misérable.
A lui-même, Seigneur, soyez donc secourable!

On dit que tout bienfait, votre main nous le rend.
Du périlleux chemin tirez l'aveugle errant.
Son front porte du temps la vénérable empreinte,
Qu'il ait de la vertu la majesté plus sainte ! —
Voilà ce qu'elle dit, et d'autres mots encor
Qui s'épanchent sans bruit de son cœur, vase d'or !
Puis, sur le blanc chevet, elle clôt la paupière.
Anges du ciel ! portez au Seigneur sa prière.

VIII

Un cheval harnaché, vers midi, ce jour-là,
Piaffait sous le perron de la noble villa :
C'était l'ardent Myrtil, fier, plus noir que l'ébène,
Sur qui montait souvent la jeune châtelaine.
La voici; d'un pied leste elle quitte le sol,
Amazone et coursier partent du même vol.

A la minute même, entrait sur la terrasse
Le vieil oncle; il la vit s'élancer dans l'espace.

— Où courez-vous ainsi, la belle? cria-t-il.

Trois fois il répéta sa question; Myrtil
Allait comme l'éclair, et l'amazone en selle

N'entendait que le vent qui la froissait de l'aile.
Une plume au chapeau, sa robe de velours
D'une taille amincie étreignant les contours,
Elle était vraiment belle. On eût dit Herminie
Ou Clorinde, naissant d'un rêve du génie!

— Quelle bizarre enfant, dit l'oncle un peu déçu,
Mais, de la voir si brave, heureux à son insu.
Ses courses, Dieu meci, ne sont pas de durée;
Toutefois je réserve un blâme à sa rentrée.
Bien qu'on ne tienne pas une fille au licou,
Quand elle va, pourtant, il faudrait savoir où.

Cela dit, le vieillard au coin de la terrasse
Disparut, en sifflant un petit air de chasse.

IX

Une heure s'écoula, deux heures, trois aussi.
L'oncle parut au seuil : quoi, pas encore ici !
La cloche du repas enfin se fit entendre :
— Je ne dînerai pas, dit-il, je veux attendre.
Il attendit. Vingt fois de la porte au salon
Il piétina. Jamais temps ne parut si long !

Oh ! la femme ! grognait le galant philosophe,
Robe de carnaval faite de mainte étoffe !
Logogriphe croisé d'un ange et d'un lutin !
Le plus sage y perdrait mille fois son latin.
Celle-ci des vertus semble à tous le modèle ;
Décence et modestie habitent autour d'elle.

On l'admire assidue aux studieux travaux :
Jour et nuit, elle lit de gros livres dévots.
Pour la guérir un peu des Pères de l'Église,
On lui présente en vain la Nouvelle Héloïse.
Elle sait, au besoin, à moi son vieux Mentor,
D'un petit ton très-doux me prouver que j'ai tort.
Et puis, voilà qu'un jour la belle émancipée
Vous prend la clef des champs, vous fait une équipée,
Bat sept heures l'estrade, en son coin laisse enfin
Le Bartholo qui rage... et qui se meurt de faim !

Ainsi parlait tout haut le bonhomme irritable,
Et puis, mélancolique, il regardait la table.

X

Et cependant le jour éteignait son rayon,
Et la nuit, préludant à son invasion,
De premières vapeurs baignait les perspectives.
Les formes au regard devenaient fugitives.
Blanche ne rentrait pas... qui pouvait l'arrêter?
Les grenouilles en chœur se mirent à chanter.
Dans les sombres tilleuls passèrent par bouffées
Des murmures pareils à des voix étouffées.
A plis toujours plus noirs la nuit se déroula.
On gravit les coteaux voisins, on appela;
Émus, les serviteurs coururent à la piste :
Le silence partout, partout le désert triste.
De temps en temps, quelqu'un s'écriait : La voici !

Puis rien ne surgissait de l'horizon noirci.

L'humeur alors fit place à la sollicitude;
L'homme au cerveau léger connut l'inquiétude.
Il restait immobile ou marchait à grands pas :
Pourquoi sa chère enfant n'arrivait-elle pas ?
La crainte énumérait les sombres hypothèses :
Les routes du pays passaient pour très-mauvaises;
Le chemin de Grambois, qu'elle prit au départ,
Était d'affreux ravins bordé de toute part.
Blanche était courageuse et cavalière experte;
Myrtil avait bon pied, bon œil, la course alerte;
Mais il était parfois sujet à des frayeurs.
D'autres motifs d'angoisse apparaissaient d'ailleurs :
Tout le vallon parlait d'aventures récentes.
Des hommes étrangers, d'allures menaçantes,
Le soir, n'erraient-ils pas aux lisières des bois?
N'avaient-ils point enfin, depuis le dernier mois,

Fondu sur trois fermiers ramenant leurs charrettes,
Et deux fois sur l'ermite au retour de ses quêtes?

Comme on parlait ainsi, la lune heureusement
Se leva, pure et calme, au bord du firmament.

Tout à coup, la voix brève et la face hagarde,
Parut un serviteur, Mazenod, le vieux garde;
Il soufflait, il tremblait : il venait, disait-il,
De voir bien loin de là, de voir courir Myrtil,
Farouche, n'ayant plus sur le dos sa maîtresse!

Le vieil oncle, à ces mots, fit un cri de détresse :
Des armes, des flambeaux! Mes bons amis, courons,
Allons de tout côté fouiller les environs!

XI

Par les coteaux pierreux, déchirés de ravines,
Par le creux des vallons, par les sentiers d'épines,
Par le fourré du bois, ils allaient en sueur,
Partout de leurs flambeaux promenant la lueur.
Deux heures on les vit d'un pas opiniâtre
Courir; de temps en temps, sous la torche rougeâtre,
Une forme s'offrait vaguement en un coin :
C'était une ombre, hélas ! et l'on cherchait plus loin.

Meurtris enfin, brisés de fatigue mortelle,
Ils arrivent au bord d'un ravin : c'était elle !

C'était Blanche, mon Dieu! Blanche, le corps gisant,
Pâle et froide, l'œil clos, le front taché de sang,
A deux pas d'une roche en abîme fendue.
Libre, les crins au vent, la sangle détendue,
Myrtil errait par là sur un plateau désert.
Tel était le spectacle aux serviteurs offert!

Accourant après eux malgré le poids de l'âge,
Le vieillard vit la scène; il fut grand de courage.
S'adressant à ses gens : Pas de cris superflus!
Surtout ne dites pas que mon enfant n'est plus;
Elle vit! le Dieu bon ne veut pas nous la prendre.

Tous pleuraient; d'amitié respectueuse et tendre,
Tous aimaient leur maîtresse, ange si beau, si pur!
Avait-elle, une fois seulement, d'un mot dur,
Gourmandé leurs oublis ou leur défaut de zèle?
Le château la nommait « la bonne Demoiselle. »

A l'œuvre, mes amis! ajouta le vieillard,
Transportons cet enfant au château, sans retard.

Soudain chacun s'empresse, une couche est formée :
Tribut des bois prochains, civière de ramée,
De leurs agiles doigts travail industrieux
Comme les nids tressés par les oiseaux des cieux.
C'est là, sur ce réseau de feuilles et de branches,
Que l'on vous déposa, pâle morte aux mains blanches!
Moins votre sang vermeil qui trempait l'oreiller,
Il semblait sur les fleurs qu'on vous vît sommeiller.

Quatre hommes sont choisis, gens dont l'épaule forte
Trouve le poids léger : doucement on l'emporte.
Deux autres, soulevant les torches dans leurs mains,
Éclairent au convoi les ténébreux chemins.

Derrière les porteurs, le vieillard, tête nue,
Marchait, le cœur grossi d'une angoisse inconnue.

XII

Quand on fut parvenu sur le seuil du manoir,
Le cher ange, un moment, rouvrit l'œil : de l'espoir
On crut voir le rayon ! la chambre accoutumée
La reçut, encor froide, hélas ! encor pâmée.

Que de soins prodigués à ce frêle destin !
Que de vœux adressés au ciel ! — Dès le matin,
Le bienfaisant docteur accouru de Vitrolle
S'inclinait au chevet. Sa première parole,
Comme on l'appréhendait ! et comme on la redit !
L'espoir dans le salut n'était pas interdit.
Dieu laissait à l'enfant plus d'une chance heureuse.
Il ne fallait qu'attendre. Attente douloureuse !

Les heures s'écoulaient lentement; le vieillard,
Pâle et morne, doutait de Dieu, doutait de l'art.
Lui qui traitait l'amour de jouet illusoire,
Il aimait cet enfant plus qu'il n'avait pu croire!

Vers le soir de ce jour, à s'écouler si lent,
Un miracle se fit : l'oncle, toujours veillant,
Vit Blanche ouvrir les yeux, sans effort, sans secousse;
Il l'entendit parler, et de quelle voix douce!

XIII

Le lendemain fut bon; enfin, plus de péril;
La malade riait : — Elle rit! disait-il,
Docteur, venez la voir; n'est-ce pas? elle est rose.

De l'accident alors on put savoir la cause :
Au penchant des ravins qui bordent les hauteurs,
En passant près d'un feu qu'allumaient des pasteurs,
Myrtil s'était cabré. Cette ombrageuse bête
Avait pirouetté; puis, par un coup de tête,
Sourde à la voix, au frein rétive, vrai démon,
Elle avait follement redescendu le mont.

« Je l'ai vu traverser telle affreuse crevasse
Qui ferait hésiter le lièvre qu'on pourchasse.

J'ignore le surplus de ce qui s'est passé,
Sinon que la culbute est au bout du fossé. »

— Mais, reprend le vieillard, dont l'œil humide brille,
Me raconteras-tu d'où tu venais, ma fille?

— Je venais de porter à Grambois quelque argent
Aux orphelins d'André, jeune groupe indigent.
J'avais, de là, voulu revenir par Vitrolle,
Où, fort souffrante, gît la maîtresse d'école.

— Eh quoi! se récria le marquis irrité,
Quand tu vas, chère enfant, porter la charité,
Ce cruel accident, ton Dieu l'ose permettre!
Pourquoi l'a-t-il permis?

— Pour vous punir, peut-être,
Répondit la malade en lui tendant les doigts,

Et donnant plus d'amour que de blâme à sa voix.

Sur ce mot, le vieillard muet, tête baissée,
Sortit : il emportait le trouble en sa pensée.

On le vit, tout un mois, errer silencieux.
Négligeant les plaisirs qui l'attiraient le mieux,
Il passait à songer des heures sous un arbre,
Ou s'accoudait rêveur au balustre de marbre.

Lorsque Blanche eut pourtant reconquis la santé :
— Reviens, s'écria-t-il, ô ma vieille gaîté!

XIV

Le bonhomme, un matin, non sans quelque mystère,
Fit venir le recteur du voisin presbytère.
C'était ce même abbé que nous avons connu
Se faisant de ses vers l'avocat ingénu.
Le marquis, ce jour-là, lui parut plus modeste :
Quoique sa gravité simulât un air leste,
Debout et tête nue, il semblait toutefois
Hésiter, faire effort pour élever la voix.

— Je vais, pieux recteur, vous frapper de surprise,
Lui dit-il, mais il faut que j'use de franchise :
Vous avez devant vous — je le dis humblement —

Un homme encor privé... du premier sacrement!

— Que dites-vous, monsieur le marquis? vous, vous-même?

— Oui, curé; vous voyez un chrétien sans baptême.

— Expliquez-vous, marquis! Oh! je n'en reviens pas,
Reprit l'homme de Dieu, laissant tomber ses bras.

— La chose, j'en conviens, doit vous sembler étrange:
Bien qu'aux yeux des mortels je ne sois pas un ange,
Qui, d'un secret si noir, se fût jamais douté?
Sachez donc, saint pasteur, l'entière vérité :
Je naquis en des jours de tempêtes civiles,
Quand partout la révolte épouvantait nos villes,
Quand le peuple en démence avait de coups mortels
Frappé les plus hauts fronts et brisé les autels.
Ma mère, — que je sais être morte en chrétienne, —

En me donnant la vie, à Dieu rendit la sienne.
Il ne restait auprès de mon triste berceau
Qu'un père ensorcelé des leçons de Rousseau.
—Tous les cultes sont bons, oui tous, fussent-ils mille,
Prétend ce philosophe, en son livre d'Émile.
Or, pour laisser l'enfant libre un jour de son choix,
Qu'on ne lui fasse pas même un signe de croix. —
Mon père, observateur fidèle du système,
Dit: —Jusques à vingt ans qu'il reste sans baptême.
Quand sa raison plus mûre, un jour, le guidera,
S'il veut du sacrement, il le demandera. —
Cher pasteur, écoutez ce discours sans colère.
Et vous, ô Dieu clément, pardonnez à mon père!

Hélas! quand j'eus vingt ans, je ne demandai rien.
Que m'importait la foi du Turc ou du chrétien?
Le seul culte que l'homme à vingt ans reconnaisse,
Est celui du plaisir, des dieux de la jeunesse.

Mon père, dès longtemps, reposait chez les morts.
Je courus au plaisir sans liens, sans remords,
Vrai cheval échappé qui se donne carrière.
En son lieu, vous aurez ma confidence entière;
Je vous déroulerai la chaîne de mes jours.
Long sera le récit, les aveux seront lourds.
Envers les saintes lois, vous, si beau d'observance,
Contraint de m'écouter, ah! je vous plains d'avance!

— Non; l'eau, dit le recteur, lave de tout péché.

—Vraiment? fit l'autre; eh bien! je n'en suis point fâché.
Quoi qu'il en soit, pasteur, de vos soins je réclame
Cette eau par qui s'en vont les souillures de l'âme.

Le marquis ajouta : Je veux au sacrement
Aller publiquement et solennellement.
J'ai péché devant tous, devant tous je veux mettre

Ma tête humiliée entre vos mains, bon prêtre !

— Du ciel, dit le recteur, vous êtes inspiré.
Oh ! d'un cœur bien heureux je vous baptiserai !

XV

Le jour choisi par eux pour la cérémonie
A laissé dans nos monts une trace bénie.
La voix de tout clocher dès l'aube résonna,
De Reillane à Grambois véritable hosanna,
Triomphant carillon qui chantait à la nue
La brebis égarée au bercail revenue !
Les curés arrivaient et leurs paroissiens,
Chaque recteur marchant à la tête des siens.
L'air était radieux de croix et de bannières.
Tous les hommes portaient des fleurs aux boutonnières;
Les femmes arboraient leurs plus riches atours :
Jamais un tel éclat, pas même aux plus grands jours !
Le vieillard néophite avait pris pour marraine
Sa propre nièce, heureuse à l'égal d'une reine,

Blanche qui, sur sa couche ayant langui deux mois,
Faible encore sortait pour la première fois.
Le parrain, — gentilhomme issu de souche agreste,
Se donnait pour la fleur des dandys de Ceyreste.
Le seuil de l'humble église était tout festonné.
On vous baptisa donc, étrange nouveau-né,
Représentant d'un siècle aux fredaines illustres,
Catéchumène âgé d'environ quinze lustres!

Arrosé du flot saint, quand enfin sur le seuil
Le marquis reparut, tous de lui faire accueil,
Et lui d'éparpiller sur les pauvres familles
Plus d'or qu'il n'en fallait pour marier cent filles.

Le bon prêtre, attendri de tableaux si touchants,
Leur voulut consacrer un poëme en deux chants.
Le second tout entier disait la foi parfaite
Et les mille vertus du héros de la fête.

L'homme qui s'écriait jadis : Faire des vers
Après monsieur Delille et monsieur de Boufflers!
Trouva l'invention charmante; sa censure
S'arrêta seulement sur un vers sans césure.

XVI

Longtemps, sur leur terrasse, aux approches du soir,
Blanche et l'heureux marquis vinrent encor s'asseoir.
Sous les ormeaux baignés de teintes radieuses,
Calmes, ils devisaient de choses sérieuses.
Blanche, de temps en temps, lisait à haute voix
Un des livres par lui négligés autrefois.
Tandis qu'il écoutait les solennelles pages,
Ses yeux erraient au loin sur les grands paysages.
Aveugles si longtemps, ses yeux s'étaient ouverts
Aux splendeurs que Dieu mit partout dans l'univers.
Il croyait désormais aux richesses de l'âme,
Il croyait au rayon qui couronne la femme.

Il croyait à la vie au delà du tombeau ;
Sous sa multiple forme il contemplait le beau.
Et son jeune ange, alors, qui partageait le charme,
Lui voyait un sourire humecté d'une larme !

XIV

UNE BRANCHE D'AUBÉPINE

Il est, aux environs de notre métairie,
Une haute contrée aux espaces déserts,
Où croissent, frais tapis qui parfument les airs,
Le thym, le genêt d'or, la bruyère fleurie.

Sur ces larges plateaux sans maisons ni chemins,
On respire le vent des libres solitudes.
Souriant, oublieux, léger d'inquiétudes,
On s'y croit dans un monde ignoré des humains.

Ces lieux ont pour mon cœur d'incomparables charmes.
Souvent je rêve d'eux, partout m'en souvenant;
Et je ne sais pourquoi j'y songe maintenant
Que l'automne obscurcit ma vitre de ses larmes.

J'y marchais un matin de ce dernier avril,
Ayant à mon côté, dans cette promenade,
Un bambin de sept ans, gracieux camarade
Qui trottait d'un pas leste en faisant son babil.

Il portait comme un thyrse un rameau d'aubépine,
Tige en fleurs, dérobée au pâlis d'un enclos,
Et sa verve coulait, elle coulait à flots.
Quels attraits n'as-tu pas, causerie enfantine!

Frappé subitement d'une réflexion,
Il suspendit sa marche et ses propos de joie:

— Penses-tu, me dit-il, — ce marmot me tutoie,
Que l'on pourrait ici rencontrer un lion?

Le mot évidemment sentait son La Fontaine.
— Un lion! répondis-je, un lion, c'est beaucoup;
Mais on pourrait fort bien y rencontrer un loup,
Quand ils quittent, l'hiver, leur tanière lointaine.

Si l'un d'eux, aujourd'hui, se trompant de saison,
Sortait de ce taillis, un loup de belle taille,
Et qu'il parût songer à nous livrer bataille,
Réponds, aurais-tu peur, mon cher petit garçon?

— Ma foi, peut-être bien, dit-il de sa voix franche;
Puis, d'un beau mouvement, il se reprit soudain,
Et, relevant le front ainsi qu'un paladin :
— Non, je n'aurais pas peur; n'ai-je pas cette branche?

XV

LA FILLE DU MEUNIER

Grande rumeur chez nous! Depuis une semaine,
Un fuyard d'outre-mont, à la justice humaine
Se soustrait dans nos bois. Jasmin, qui l'a vu, dit
Qu'il a les yeux, les traits, la taille d'un bandit.
Marion, l'autre jour, courant après sa chèvre,
N'a fait que l'entrevoir, elle en garde la fièvre.
«Il est sans doute affreux... et pourtant jeune encor!»
A l'endroit du forfait on est du moins d'accord.

Cet homme, affirme-t-on, pris de rage insensée,
A d'un couteau jaloux tué sa fiancée.
De nos bois maintenant le labyrinthe obscur
Prête au noir fugitif un asile peu sûr.
S'y cache-t-il au flanc d'une grotte profonde?
Y poursuit-il sans fin sa course vagabonde?
Chacun l'ignore. On sait seulement que trois fois
Les gendarmes frustrés ont visité le bois.

Non loin de la forêt, à Menerbe, une fille
Demeure, franc lutin gâté par sa famille.
On n'imagine pas l'audace de ses tours.
Son père, gros meunier, qui l'eut dans ses vieux jours,
Philosophe d'ailleurs pétri de tolérance,
Prétend qu'elle a le cœur bon... malgré l'apparence.
Du haut de son œil noir et de son nez malin,
La belle mène donc à son gré le moulin.
Ainsi faite, unissant les caprices aux grâces,

Vous jugez si les cœurs sont nombreux sur ses traces.

Le fils du magister, depuis tantôt deux ans,
Tient la première ligne entre ses courtisans.
Estimable parti. Tout le monde à Menerbe
Vante les qualités du personnage imberbe:
Il a par sa candeur des airs de séraphin,
Il est très-haut de taille, il sait écrire en fin;
Quand son père, parfois, s'absente de la classe,
Suppléant grave et digne, il occupe sa place,
Aux petits villageois montre le rudiment,
Et les chiffres; le tout catégoriquement.
Quand le maire a besoin d'enfanter un prodige
De style officiel, c'est lui qui le rédige.
Si les docteurs du lieu, le soir, près du tison,
Viennent à discuter un vice d'oraison,
Modestement il touche au problème et le tranche.
L'aimable jouvenceau cueille à plus d'une branche;

Il chante en faux-bourdon, choriste renommé.
Il a mille vertus; bref, il n'est pas aimé.
Hélas! il en blêmit, il pleure, il se désole :
Elle en rit; puis, le soir, furtive, elle s'envole,
Au plus épais du bois elle s'ouvre un chemin,
Elle porte au bandit le pain du lendemain.

Le digne magister ne peut en rien comprendre
Qu'on préfère à son fils un homme bon à pendre.
Père et fils, chaque jour, aux confins de leur champ
Se promènent. Tous deux gémissent en marchant.
C'est au soleil qui tombe, heure mélancolique :
Et tandis que leur ombre, à sa lumière oblique,
Allonge sur les prés des jambes en fuseaux,
Leur entretien se mêle au concert des oiseaux.
Le discours change peu. L'un dit :—Hélas! mon père,
Qu'en pensez-vous? et l'autre :—O la femme! ô vipère!
— Concevez-vous? reprend le jeune infortuné.

Et le sage : — O caprice! ô mystère incarné!

En couplets successifs, tous deux, d'une voix terne,
Parlent ainsi. La Muse aime que l'on alterne.

XVI

LE LONG DES FUTAIES

Baignés d'un air tiède, attentifs au chant
Qui sortait des nids pleins de rouges baies,
Vous en souvient-il? au soleil couchant,
Nous allions tous deux le long des futaies.

L'air, les eaux, les bois, vous en souvient-il?
Rayonnaient au loin de lumière blonde.

Je ne sais quel souffle, ardent et subtil,
Courait ce soir-là sur la terre et l'onde.

Dans l'étroit chemin vous me précédiez,
Foulant violette, iris et pervenche.
Et parfois le vent, caressant vos pieds,
Soulevait un peu votre jupe blanche.

Vous alliez, j'allais. Œil superbe et doux,
Candeur souveraine, innocentes grâces,
Vous alliez, j'allais; ployant les genoux,
Le divin Corrège eût baisé vos traces.

A vos blonds cheveux, noués en bandeau,
Un lierre enlaçait sa brindille noire,
Et, de son feuillage encor mouillé d'eau,
Frôlait par instants votre cou d'ivoire.

Au bord du sentier, le pas suspendu,
Je fus pris soudain de trop forte ivresse;
Jamais un chasseur, dans les bois perdu,
Ne crut de plus près voir une déesse.

—Eh bien, dites-vous, ne marchez-vous pas?—
Le vertige au front, tremblant de poursuivre,
Je vous répondis : — De tous les combats
Le plus redoutable en mon cœur se livre!

XVII

A UN BIBLIOPHILE

Que les dieux punisseurs se lèvent en courroux !
Que maux et châtiments viennent fondre sur vous
Comme une légion sinistre,
Sur vous, savant de peu, gentilhomme de rien,
Érudit au cœur sec, dernier voltairien,
Vieux seigneur doublé de vieux cuistre !

Au penchant de nos monts, vous possédiez un bois
Magnifique, un vrai parc digne des premiers rois,
Digne de notre ancienne Gaule.
Les chênes par milliers y croissaient — vigoureux,
Immenses, fiers des jours sans nombre qui sur eux
Pesaient sans courber leur épaule.

Ils étaient vénérés de tous les alentours,
Ils en étaient chéris. Que de jeunes amours
S'étaient abrités sous leur ombre!
Que d'oiseaux sous la feuille on entendait jaser!
En juin, qu'il était bon d'aller s'y reposer,
Comme en un temple frais et sombre!

Troncs sacrés, rameaux saints! Tout homme à leur aspect
S'inclinait; vous seul, vous, étranger au respect,
Vous avez dit : Qu'on m'en délivre.
Avec l'or qu'ils feront, j'aurai pour mes travaux

Un amoncellement de volumes nouveaux;
Un arbre ne vaut pas un livre.

Érostrate caduc, mêlé de Trissotin,
Vous avez dit cela, je ne sais quel matin
Que vous sortiez d'un mauvais rêve.
Sous les serviles bras de trente bûcherons,
Aussitôt sont tombés rameaux feuillus, beaux troncs,
Hélas! tout débordant de sève.

Les nymphes, qui dansaient et qui chantaient en chœur,
Ont pleuré. Les sylvains meurtris, frappés au cœur,
Ont maudit vos ordres stupides.
Dans les lieux souterrains dont le roc s'est fendu,
Dans les antres en deuil, nous avons entendu
Les anathèmes des druides.

Des livres, beau trésor! Des livres, ah! vraiment,

Nous avons bien besoin de cet entassement
D'orgueil et de science vaine!
Quel livre vaut un arbre auguste et tout en fleurs?
L'homme fait en six mois un livre, et des meilleurs;
Dieu met cent ans à faire un chêne!

Imbécile vieillard qui fûtes sans pitié,
Savant aveugle et sourd, vous serez châtié
Pour tout le mal que vous nous faites.
Les dieux par vous frappés sauront venger leurs droits.
Les chênes en tombant vous l'ont dit de leur voix,—
Et vous savez qu'ils sont prophètes!

Quand vous voudrez dormir, qu'un sylphe ingénieux
Tiraille votre barbe et les cils de vos yeux;
Qu'il mette à vos pieds de la glace.
Quand vous serez assis à table, homme glouton,
Qu'il fasse retomber jusqu'à votre menton

Vos cheveux faux, blonde filasse.

Quand vous compilerez avec acharnement
Un de ces vieux auteurs payés si follement
Par vos caprices pédantesques,
Que, renversant les mots, l'ironique lutin
Au grec le plus attique, au plus savant latin
Donne à vos yeux des sens grotesques.

Enfin, quand vous aurez quelques dix ans de plus,
Puissiez-vous, ruiné, misérable, perclus,
Durant l'hiver assis par terre,
Redemander en vain un seul fagot de bois,
Et vous voir obligé, pour chauffer vos vieux doigts,
De mettre au feu votre Voltaire!

XVIII

TRAVAILLONS POUR LA POSTÉRITÉ

SONNET

Ne les imitons point, ces bandits au cœur lâche,
Ces hommes en qui brûle une soif de démons,
Et qui, pour un peu d'or, vous saisissent la hache,
Et frappent sur les rois, sur les dieux de nos monts.

Loin de faire comme eux, combattons sans relâche
Leur œuvre de malheur : ils dévastent, semons;

Replantons mille pins pour cent que l'on arrache.
Renaissez par nos soins, chênes que nous aimons !

Aux jours où l'espérance était permise encore,
Les poëtes disaient : « L'avenir peut éclore,
Nous lui livrons sans peur l'œuvre de notre main. » —

Nous, qui ne laisserons ni blocs d'airain ni marbres,
Nous dont les chants, hélas ! n'ont pas de lendemain,
A la postérité léguons du moins des arbres !

XIX

A APOLLON

Les fusils ont reçu des balles de calibre,
Les couteaux aiguisés pendent au ceinturon.
Aux hommes dont le cœur de toute crainte est libre,
Rendez-vous est donné là-haut, vers Mont-Furon !

Ce n'est pas le ramier, ce n'est pas la bécasse,
La perdrix, le lapin, ni le lièvre aux abois,
Qu'ils ont, eux et leurs chiens, pris pour but de leur chasse,
C'est le loup, — c'est le loup reparu dans nos bois.

C'est le loup qui, trop fin pour donner dans les piéges,
A déjà mis au croc bon nombre de moutons.
Ils sont quatre; on les a vus aux premières neiges,
Tous de taille à braver et pierres et bâtons.

Sitôt que vient le soir, aux étables, aux fermes,
On a peur, — on frémit si l'on entend leur voix.
Dans ton solide enclos, voisin, tu te renfermes,
Et tu fais, mécréant, de vrais signes de croix.

Plus de calme sommeil, de joie extérieure;
Vers le bois, au bétail les prés sont interdits;
La nuit, les coqs prudents n'osent plus chanter l'heure.
— Qui nous délivrera de ces pillards maudits?

Il faut exterminer l'engeance meurtrière,
Il faut que tout chasseur soit brave devant eux :
Ainsi l'a déclaré Perrine la fermière,

Ainsi l'a dit Jasmin, petit berger boiteux.

Fiers chasseurs, allez-donc; courez, ô troupe alerte!
Tandis que des halliers vous battrez l'épaisseur,
Poëte oisif, du seuil de la maison déserte,
J'adresserai pour vous des vœux au dieu chasseur.

—Tire du carquois d'or ta meilleure sagette,
Montre-toi, lui dirai-je, et seconde leurs coups,
Toi qui battais jadis les fourrés du Taygète,
Apollon, que les Grecs nommaient Tueur de loups!

XX

JASMIN

« J'ai nom Jasmin : clopin-clopant
Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline.

Un pied trop long, l'autre trop court :
Ma personne étant ainsi faite,

Je ne suis pas le dieu d'amour,
Et mainte fille me rejette.
Hélas! en me mettant au jour,
Ma mère, étiez-vous donc distraite?

J'ai nom Jasmin : clopin-clopant
Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline.

Mon métier pour moi n'est pas bon :
Garder un troupeau qui m'échappe.
Quand un cabri fuit bond par bond,
Faut-il pas que je le rattrape?
Aussi, malheur au vagabond...
Les témoins savent si je tape!

J'ai nom Jasmin : clopin-clopant

Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline.

Qu'un autre, amoureux de sa peau,
En lieu tranquille mange et dorme.
Je voudrais, moi, sous le drapeau,
M'aligner en bel uniforme.
Mais, pauvre gardeur de troupeau,
On va te mettre à la réforme!

J'ai nom Jasmin : clopin-clopant
Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline.

Si je n'ai pas l'air d'un vainqueur,
Si je suis écourté de taille,

Je marche du moins droit du cœur,
Et n'entends pas que l'on me raille.
Demandez à Roch, le moqueur,
Ce que je vaux à la bataille.

J'ai nom Jasmin : clopin-clopant
Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline.

Les vers que je vous chante là,
Ce n'est pas moi qui les compose.
Un oiseau qui vers moi vola
Sur un arbuste en fleurs tout rose,
Un jour d'avril, me les siffla.
Rien de plus simple que la chose.

J'ai nom Jasmin : clopin-clopant

Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline. » —

Ce disant, je le vis, drapé d'un court manteau,
Dessiner son profil au sommet du coteau.
Une plume de coq à son feutre nouée
Frissonnait dans l'azur, par le vent secouée.
Suivi de ses chevreaux qui marchaient en broutant,
Vraiment il avait l'air d'un petit capitan.
Son chien l'accompagnait, songeant : quel noble maître!
Puis, chef et peloton, je les vis disparaître
Au versant du coteau. Le chant aérien
Lentement s'éloigna. Je n'entendis plus rien;
Sinon, de temps en temps, quelques notes ailées,
Ou quelques vagues sons de clochettes fêlées.

XXI

LE DÉMON DE MIDI

Sous le ciel qui blanchit comme un fer à l'enclume,
Il ne fait pas un souffle à mouvoir une plume.
Dans la plaine, au penchant des ravins, en tout lieu,
Juillet darde d'aplomb ses javelots de feu.
Où qu'on cherche un abri, les ardeurs sont égales;
On s'arrête, on n'entend que le chœur des cigales,

Que ce cri continu comme un scintillement,
Et qui semble ajouter à l'éblouissement.

Le bois seul, au passant qui du grand jour s'exile,
Offre de ses rameaux l'impénétrable asile.
Frais ombrages, salut! Le promeneur enfin
Peut respirer, choisir un lit de gazon fin,
Admirer, à travers les arcades sans nombre,
Ce jour mystérieux que tamise leur ombre,
Voir les chênes rameux se mêler aux pins verts,
Et, paresseusement, rêver les yeux ouverts.

A son rêve pourtant imprudent qui se livre!
L'influence des bois est puissante, elle enivre.
Tel honnête chrétien qui, sans songer à mal,
Voulait uniquement fuir un soleil brutal,
Pour peu qu'il ait traduit un demi-chant d'Homère,
Se prend à regretter mainte folle chimère.

Il pense que les dieux, — ainsi pensait Boileau, —
Ne méritaient pas tous d'être jetés à l'eau,
Et que du moins, au jour des rigueurs vengeresses,
Il eût été courtois d'épargner les déesses!

Alors, s'il voit briller dans l'épaisseur du bois
Une blanche lueur, — si, prenant une voix,
Les brises de midi courent dans les feuillées :
Oh! dit-il, est-ce vous, seriez-vous réveillées,
Nymphes au pied furtif, dryades, folles sœurs,
Que poursuivaient jadis les faunes ravisseurs?
Daphné, Syrinx, Églé, dans l'ombre verte et douce,
Venez-vous près de moi vous jouer sur la mousse,
Ou, dans cette fontaine au transparent bassin,
Vous plonger à demi, jeune et folâtre essaim?
Cherchant pour ta ceinture ici quelque liane,
Vas-tu venir, Cypris? Et toi, fière Diane,

Vais-je te voir passer, telle qu'au temps ancien,
Quand sonnait à ton dos le carquois lycien,
Et que, par le soleil la gorge un peu brunie,
Tu menais sur l'Ida tes chiens de Laconie!

XXII

SOUS LES TROËNES

Arbustes penchés sur les claires eaux
Du ruisseau d'argent qui dans l'herbe glisse!
De rameaux en fleurs mobiles réseaux,
Où l'avide abeille erre avec délice!

Vous vîtes un jour, — ô cher souvenir
Dont leur âme encore est tout embaumée! —

Vous vîtes un jour lentement venir
L'hôte souriant et la bien-aimée.

A son frais corsage un œillet vermeil,
Dans ses blonds cheveux une hémérocale ;
Qu'elle était charmante, et que le soleil
Illuminait bien sa beauté royale !

Au penchant du mont ils vinrent s'asseoir ;
Et, sous les rameaux dont l'odeur enivre,
Inclinant leurs fronts dorés par le soir,
Ils lurent tous deux dans le même livre.

C'était un beau livre, un livre divin,
De vie et d'extase immortel poëme.
Tant que le cœur dort on l'épèle en vain,
On ne le comprend que du jour qu'on aime.

Les feuilles tournaient sans fin sous leurs doigts,
Riches d'harmonie et riches d'images, —
Et le tiède vent qui soufflait des bois
En semait les fleurs sur toutes les pages!

XXIII

UN CHÊNE

A V. DE L...

Poëte au chaste front de verveine ombragé,
Que fais-tu loin de nous? Que fais-tu dans ta brume,
Dans ce bourbeux Lyon qui trafique et s'enrhume,
D'éternels brouillards submergé?

Viens, nous te montrerons un soleil, des campagnes,
Des arbres, dont tes yeux resteront éblouis;

Des chênes; un surtout, c'est le roi du pays,
C'est le géant de nos montagnes.

Tronc noueux, bras tordus qui pendent vers le sol :
Des racines au faîte il est vraiment superbe.
Plus de huit cents moutons, en été, broutent l'herbe,
A l'ombre de son parasol.

Ce n'est pas dans nos champs qu'un promeneur s'égare.
Veut-il s'orienter, cherche-t-il sa maison,
Il se tourne vers lui : toujours à l'horizon,
L'arbre le guide comme un phare.

Vers le milieu d'avril, au soleil des beaux jours,
Il faut voir tressaillir ce magnifique chêne;
Il faut, quand l'ouragan contre lui se déchaîne,
Entendre ses grondements sourds.

Cet arbre a trois cents ans, on le dit à la ronde.
Alors qu'il s'élevait du sol, au temps ancien,
Colomb, François premier, Raphaël, Titien,
Se promenaient de par le monde.

Siècle heureux ! des grands rois, des artistes puissants !
Il faisait bon de naître en ce temps mémorable. —
Il faisait bon surtout d'y naître assez viable
Pour vivre plus de trois cents ans !

Depuis lors, sans changer de place et d'attitude,
Combien d'événements n'a-t-il pas vu passer !
Combien n'a-t-il pas vu de grandeurs s'éclipser,
Sans sourciller d'inquiétude !

Marguerite, Diane, Agnès, fleurs de nos cours,
Blanches divinités de France et de Navarre,

Hélas! qu'avez-vous fait de votre beauté rare?
Qu'avez-vous fait de vos amours?

Tout périt, tout s'éteint, au vent tout s'évapore;
Lui seul ne périt pas, lui seul n'est jamais vieux.
Les pieds dans le granit, la tête dans les cieux,
On prétend qu'il grandit encore!

A l'endroit où le tronc ouvre ses bras épais,
Ma femme a fait construire, —aimable fantaisie,—
Une chambre, un boudoir, un lieu de poésie,
De fraîcheur, d'étude et de paix.

Une échelle y conduit. D'un pied tranquille on marche
Sur un large plancher suspendu dans les airs;
On peut faire un dîner de quatorze couverts
Sur l'épaule du patriarche.

C'est un charme : à travers le store des rameaux,
On admire en dînant le vaste paysage,
Les champs, les bois, les prés, les faneurs à l'ouvrage,
Les maisons blanches des hameaux.

On entend pour concert toute une fourmilière
De pinsons, de bouvreuils, d'oisillons dans les nids;
Convives en gaîté — comme nous réunis
Sous la grande ombre hospitalière.

Quand viendras-tu t'asseoir à ce banquet des dieux?
Je ne revois jamais ces ombrages robustes,
Sans murmurer ton nom, ami des bois augustes,
Druide aux chants mélodieux!

XXIV

A L'AUTEUR DE *MARIE*

Provençal au Breton j'adresse mon salut ! —
Jadis je t'aimais peu : dans ma première phase,
Par la mode séduit, je préférais l'emphase
A la sobriété de ton aimable luth.

Vins communs, rehaussés des sculptures du vase,
Trop longtemps ce fut là que mon goût se complut.

Aujourd'hui j'aime l'eau, saine, exempte de vase,
L'eau du ruisseau qui chante et court, sachant son but.

Je te lis; sous les pins, dans les bois noirs de lierre,
J'emmène volontiers ta muse familière.
J'habite un lieu perdu qui n'est point sans attrait.

Que ne viens-tu, poëte, explorer ma montagne;
Qui sait? peut-être un coin de lande ou de forêt
Te semblerait chez nous digne de ta Bretagne!

XXV

MON HOTE

Tandis qu'un doux soleil d'automne brille et dore
Mon jardin de campagne à demi vert encore,
Un hôte et moi, devant ma cheminée assis,
Nous causons. -- Commensal qui vers tous les rivages
Fut longtemps promené par la soif des voyages,
Il me suspend à ses récits.

Les pieds au feu, plongé dans le fauteuil de chêne,
De ses longs souvenirs il déroule la chaîne,
Et souvent l'interrompt par un soupir amer.
Jeune, et le front pourtant déjà blanchi de neige,
Hélas! qu'il est changé, depuis que le collége
En fit mon ami le plus cher!

—J'ai vu, dit-il, j'ai vu dans mes pèlerinages
Tout ce que l'œil peut voir de splendides images,
Tout ce qui donne à l'âme un éblouissement :
J'ai vu Rome étaler ses grandeurs souveraines,
J'ai vu Naples nager dans la mer des sirènes
Avec le soleil, — son amant!

Stamboul m'est apparue un matin, dans l'aurore,
Immense et magnifique, — au cristal du Bosphore
Mirant ses mâts, ses tours, l'or de ses minarets.
Que les jardins sont beaux où s'alignent ses tombes!

J'ai vu tourbillonner leurs essaims de colombes
Dans la nuit des vastes cyprès.

La Grèce m'accueillit sur sa plage immortelle ;
Les marbres adorés, les dieux de Praxitèle
Se montrèrent à moi, tous dignes de leur nom.
J'ai pesé les débris de Sparte et de Corinthe ;
Le beau m'a révélé sa plus sublime empreinte
Dans la splendeur du Parthénon !

Descendant à Jaffa d'une barque latine,
J'ai pu baiser le sol de cette Palestine
Que bénirent les pas du Dieu né dans Bethlem.
Au signal d'un point blanc découvert dans l'espace,
A mon tour j'ai crié comme un croisé du Tasse :
« Jérusalem ! Jérusalem ! »

J'ai franchi les déserts au pas du dromadaire.

De Damas à Balbeck, d'Alexandrie au Caire
J'ai couru, de lumière assouvissant mes yeux.
J'ai remonté du Nil toutes les cataractes;
Thèbes m'a dévoilé, dans ses cryptes intactes,
Les secrets des morts et des dieux.

L'Océan m'a porté sur sa crinière immense;
J'ai connu ses aspects de calme et de démence;
Les nuits de l'équateur m'ont ouvert leurs écrins.
Les divins archipels que l'abîme enveloppe
M'ont fait prendre en mépris les fêtes dont l'Europe
Amuse ses peuples chagrins.

L'Amérique a reçu ma voile. — Dans ses plaines,
J'ai de la liberté savouré les haleines;
J'ai dormi sur la natte, au chant de ses oiseaux;
Ravi, j'ai parcouru ses forêts toujours neuves,
Escaladé ses monts et sillonné ses fleuves,

Où naviguent les grands vaisseaux.

Oui, niant les périls, méprisant les obstacles,
Voilà ce que j'ai vu de radieux spectacles; —
Et maintenant, ami, rien, rien, jamais plus rien!
Pas même tes carrés de choux et de laitues,
Tes treilles que l'on dit de pampre encor vêtues,
Et la cabane de ton chien!

Ah! frère, plains l'aveugle! — Ainsi parle mon hôte;
Puis, quittant son fauteuil, debout, la tête haute,
Il marche sans mon aide, — étrange volonté!...
Vers la fenêtre où luit le beau soleil d'automne,
Il marche, en se guidant d'une main qui tâtonne
Dans l'éternelle obscurité!

XXVI

VICTOIRE AUBIER

Montagne aux rudes flancs coupés de longs ravins,
Où tant de jeune ardeur me portait quand j'y vins,
Terre qui me montras, sous le toit des chaumières,
Tes âpres bûcherons et tes douces fermières,
Que de vivants tableaux fréquemment retracés,
Que de ressouvenirs ne m'as-tu pas laissés ! —
Dans son frais appareil je crois revoir encore
La maison des Aubier, la ferme au toit sonore

Où le chœur des pigeons roucoulait tout le jour;
Je la revois avec son vieux puits dans la cour, —
Sa treille où les raisins, grappes de pourpre et d'ambre,
Mûrissaient lentement aux soleils de septembre, —
Son banc sous les sureaux, et son étroit cellier,
Et sa grange — où montait un abrupt escalier.
Captive au pied d'un arbre, une fauve chevrette
Broutait; qu'un inconnu s'en approchât : — Arrête,
Lui criait aussitôt, d'un ton brusque et jaloux,
Un gros chien au collier tout hérissé de clous.
Près des outils épars du labeur aratoire,
Riante sur le seuil, j'aimais à voir Victoire
Abreuvant d'un lait pur son bien-aimé garçon :
On eût dit la Madone avec son nourrisson.

Activité paisible et joie intérieure
Habitèrent un temps cette calme demeure;
Les murs même semblaient d'un air de bon accueil

Attirer le passant. — La tristesse, le deuil,
S'assirent depuis lors au foyer taciturne;
L'abondance, un matin, vit le fond de son urne;
Et maintenant voilà que le morne abandon
Sème, en ce coin désert, la mauve et le chardon;
Le toit crevé, les murs qui pendent en ruines,
L'âpreté du terrain, que chargent les épines,
Tout dit au promeneur qu'un châtiment de Dieu
A dû frapper, un jour, les possesseurs du lieu.

I

Cette ferme, attenante aux maisons de Ceyreste,
Abritait autrefois une famille agreste.
Homme au travail du sol expert et diligent,
Le mari n'était pas sans avoir quelque argent;
Aussi bien tranchait-il parfois du personnage.
A Pierre Aubier s'était donnée en mariage
Victoire Imbert, longtemps le charme de ses jours;
Humble esprit, tendre cœur. Seul fruit de leurs amours,
Un fils était entre eux : enfant pâle, à vrai dire,
Laborieux à croître et terne de sourire.
Sa mère à l'élever mit un art, mit des soins
Qu'admiraient de là-haut les célestes témoins.

Pour lui, combien de fois elle garda la chambre
Aux plus beaux jours d'été!—que de fois en décembre
La nuit, par une toux, réveillée en sursaut,
Elle s'assit pieds nus auprès du cher berceau!
Que de fois de sa bouche elle ôta la pâture,
Voulant que le morceau fût pour sa géniture!
Vous les inspirez seuls, ces amours obstinés,
Rejetons souffreteux, êtres à demi nés!
C'est plus que de l'amour, c'est un combat que livre
La mère qui s'est dit : « Je veux le faire vivre! »
Combat de tout moment, habile et rude effort
D'une lionne ardente à repousser la mort.
Plus l'espoir est douteux, plus âpre est la dispute.
Après huit ans entiers, huit ans de cette lutte,
La mère triomphait, le frêle nourrisson
Aux yeux de tous enfin était un vrai garçon;
Si bien qu'un jour, fêtant cette œuvre méritoire :
Ma femme, dit Aubier, peut se nommer Victoire!

Passagère justice! Un sentiment nouveau —
A dater de ce jour — lui troublait le cerveau.
Tant que le rejeton, malade et rachitique,
Fit aux voisins pitié, le bonhomme rustique
Ne témoignait pour lui qu'un amour tempéré;
Mais sitôt qu'il le vit sain, robuste à son gré,
Droit comme un peuplier, vermeil comme une pomme,
Rien ne fut comparable au zèle de notre homme.
Il le menait partout, et d'un air triomphant :
« Que de soins, disait-il, m'a coûté cet enfant! »
Puis, sans voir le sourire aux yeux de l'entourage :
— Il s'agit maintenant de couronner l'ouvrage,
Ajoutait le fermier. Autre temps, autres soins!
J'en veux faire un savant, un avocat, rien moins :
Qu'il sache lire, écrire; enfin, vous le dirai-je?
J'ai conçu le dessein de le mettre au collége.

II

Quand Victoire entendit pour la première fois
Ce grand mot, elle en eut des soupirs dans la voix.
Un noir pressentiment traversait-il son âme?
Je ne sais, et pourtant: — Hélas! dit l'humble femme,
Hélas! y pensez-vous, nous séparer de lui!
Au bout du premier jour quel serait notre ennui!
N'a-t-il point déjà trop des souffrances passées?
D'ailleurs, pourquoi nourrir d'orgueilleuses pensées?
Le collége n'est point un lieu pour nos enfans.
Nous sommes, songez-y, de simples paysans :
Honnêtes, servant Dieu, nous avons en partage
Le travail et la paix ; en faut-il davantage?

Pour faire prospérer le champ qui nous nourrit,
Avez-vous eu besoin, vous, d'être un grand esprit?

— Moi! je le sais, dit-il, rogue et hautain pour elle,
Je suis un ignorant, une pauvre cervelle;
Et c'est pourquoi je veux, sans de plus longs débats,
Je veux que mon enfant... ne me ressemble pas.

Victoire, à ce discours, tremblante et l'œil humide,
Objectait cependant encore un mot timide :
— Le collége fera de Georges un docteur,
Il faut le croire. Alors, fils de cultivateur,
Chez nous reviendra-t-il, dans l'ombre et le silence,
Au joug de la charrue atteler sa science?
Pourra-t-il vous aider au labour?

— Non, parbleu!
Répondait Pierre Aubier, ce n'est point là mon vœu.

Il est d'autres métiers que le mien, j'imagine;
Il en est de plus doux. A bêcher la colline,
Le front blanc de sueur, que j'aille m'épuisant,
Moi, de qui l'on n'a fait, hélas! qu'un paysan,
A la bonne heure; mais, femme, ne vous déplaise,
Je prétends que mon fils récolte plus à l'aise.
Je veux que dans le monde un jour, bien situé,
Il mange du pain blanc, sans l'avoir trop sué.
Nous, vieux alors, — il faut à tout songer d'avance, —
Nous irons grignoter un peu de sa chevance,
Vivre en paix à la ville et nous croiser les bras.
George a bon cœur. Dis-en le mal que tu voudras,
Tu ne me verras pas, sur tel point, le défendre;
Mais ne va pas nier qu'il ait une âme tendre.

— Moi, le nier! fit-elle.

— Ah! je voudrais le voir

Envers l'un de nous deux manquer à son devoir,
S'écria Pierre Aubier grossissant la parole,
Je vous redresserais un peu vite le drôle!
Bref, il ne s'agit point de cela, Dieu merci.
Au collége il ira dans dix jours, c'est ainsi.
Abstiens-toi de pleurer et te mets à la tâche.
Il faut que le trousseau soit prêt, couds sans relâche.

III

Devant la loi du maître elle baissa les yeux;
Elle obéit, hélas! contenant de son mieux
Le flot de sa douleur, et, la tête inclinée,
Travaillant jour et nuit à la tâche ordonnée.

Elle ne pouvait plus sans un mortel frisson
Fixer l'œil sur son fils. Lui, son cher nourrisson,
Si frêle jusque-là, s'en aller au collége,
Être jeté parmi des inconnus; que sais-je?
Subir mille rigueurs. Pourquoi? Pour épeler
Des langues d'autrefois qu'on n'entend plus parler!
Ah! du moins fallait-il, dans un séjour si rude,

L'accompagner des dons de sa sollicitude,
L'entourer de douceurs, lui faire, à beaux deniers,
Tous les allégements qu'aiment les prisonniers.
Comment s'y prendre? Aubier n'était point sans aisance;
Notre homme, comme on dit, avait sa suffisance;
Mais, bien qu'aux yeux des gens il fît le matador,
Son logis n'était pas tous les jours pavé d'or.
Mettre un fils au collége est une heure critique
Pour plus d'une maison : c'était pour le rustique
L'effort suprême. Il dut se saigner rudement.
Victoire le vit bien : parler de supplément
A l'homme qui vidait aujourd'hui l'escarcelle
Était chose impossible; elle prit donc sur elle
Le soin des menus frais, volontaire surcroît,
Fouilla, mit les deux mains dans son bahut étroit,
Et, quoique du mari prévoyant le reproche,
De sa modeste épargne épuisa la sacoche.
Enfin, pour ajouter au bagage tout neuf,

Aux vestes, aux mouchoirs, au frac de drap d'Elbeuf,
Maint régal, massepins, autres biscuits encore,
Aimés du Chérubin dès sa plus tendre aurore,
La fermière vendit secrètement, dit-on,
Un bijou nuptial, son unique chaton.

Il partit, cet enfant, il quitta la montagne :
Ah! des anges du ciel que l'amour t'accompagne,
Dit la mère, tombant à genoux sur le seuil,
Libre enfin de pleurer, et poursuivant de l'œil
Ce doux fils, qui, mené par son père lui-même,
Allait bien loin, à Gap, apprendre à faire un thème!

Vers cette époque-là, je la vis plusieurs fois :
Soit à travers les champs, soit du côté des bois,
Elle s'en allait seule et comme une ombre errante,
Ou bien sur quelque borne elle restait pleurante.
Si je m'approchais d'elle, elle m'interrogeait

Tristement, et toujours sur le même sujet :
Le collége! qu'était-ce? Au fils loin de sa mère,
La vie en pareil lieu doit être bien amère!...
Moi, pour la rassurer, je faisais maint effort;
Je lui mentais un peu, — docteurs, avais-je tort?
Du collége à ses yeux je peignais les délices :
Séjour d'enchantement, disais-je, murs propices,
Où l'enfant ne connaît que joie et que douceur;
Point d'ingrate leçon, point de lourd professeur;
Paradis, en un mot, exil rempli de charmes,
Et que toute la vie on regrette avec larmes!

IV

Huit ans sans voir l'objet de ses plus chers amours,
Sinon par intervalle à peine quelques jours,
Sont rudes à passer. On languit, on suppute
Chaque pas des saisons, presque chaque minute.
Huit ans passent pourtant; et voilà qu'un matin
Un jouvenceau, bardé de grec et de latin,
Rapportant des lauriers, des livres par brassées,
Rentre au foyer des siens, les oreilles dressées.

Ce fut, un jour d'été, dans ce noble attirail
Que George Aubier revint au paternel bercail.
Un prix, trois accessits, dont un pour éloquence,
Des travaux du jeune homme étaient la récompense.

Le village à bon droit s'en émut; les voisins
Fêtèrent les Aubier, se disant tous cousins.
Certaine boulangère un peu de la famille,
Ayant à marier certaine brune fille,
Célébra sur les toits le fortuné retour
De ce triomphateur digne de tout amour.
Quant à l'orgueil du père, il faut le sous-entendre :
Aux plus nobles emplois Georges pouvait prétendre !
Celui-là n'était point un garçon du commun,
Certes ! — l'heureux fermier l'exhibait à chacun.
On eût fait retentir les cloches à Ceyreste,
Cet honneur, selon lui, n'eût pas été de reste.
La mère enfin, la mère eut un tressaillement
D'orgueil — qui se perdait dans l'attendrissement.

Orgueil trop fugitif, hélas ! joie éphémère !
En étreignant ce fils dans ses bras, l'humble mère
Avait cru vaguement, et non sans quelque effroi,

Sur son cœur tout de feu sentir un cœur bien froid.
O maternel instinct, tendresse la plus vraie,
Or pur, d'un faux métal, ce n'est point toi qu'on paie!

La feinte dure peu, mentir est un effort.
Las du rôle gênant qu'il s'imposait d'abord,
George eut bientôt jeté son masque à la coulisse.
Quinze jours écoulés, enfin plus d'artifice;
Son mutisme affecté, certains mots, certains airs,
Exprimaient sa pensée en termes assez clairs :
Le drôle aurait voulu, fier de ses avantages,
Une mère placée à de moins bas étages.
Lui, brillant lauréat, lui rhétoricien,
Près d'un esprit si mince il souffrait dans le sien.

Ses dédains, toutefois, s'arrêtaient à la mère :
Prudent, astucieux, il respectait son père.
Le père disposait du coffret à l'argent;
Donc il était fort digne et très-intelligent.

V

Il arriva qu'un jour, sortant de sa contrainte,
La femme à son mari vint bégayer sa plainte :
— Georges, assurément, avait toujours bon cœur,
Dit-elle; mais pourquoi devenait-il moqueur?
Elle ne pouvait plus, humble femme, rien dire,
Sans voir son fils hausser les épaules ou rire.

— Aussi conviendrez-vous que vous parlez trop mal,
Lui fut-il répondu sur un ton magistral.
Moi-même, si je dois révéler ma pensée,
D'un si pauvre jargon j'ai l'oreille offensée.

Où donc avez-vous pris vos façons de discours?
Ce patois n'était bon, femme, qu'aux anciens jours.

Telle était du fermier la nouvelle manie :
Désormais le rustaud se posait en génie ;
Désormais, à côté de son fils le docteur,
Il dominait les gens de la même hauteur.
Au café du *Coq d'or*, dans un groupe champêtre,
Ne s'avisait-il pas de pérorer en maître,
De condamner, au nom de Lhomond, de Wailly,
Tel adjectif douteux, tel adverbe vieilli!
On eût dit que ce George, aimé comme une idole,
Après tant de moissons dans le champ de l'école,
Possédait trop d'esprit et de savoir pour un.—
D'ailleurs, de père à fils tout n'est-il pas commun?

Entre le fils impie et l'imbécile père,
S'aggravait chaque jour l'angoisse de la mère.

L'idiome natal qu'elle parlait si bien,
Ce patois de nos monts, limpide, aérien,
Fait de débris sacrés des langages antiques,
De purs vocables grecs mêlés aux mots celtiques,
Par le père et le fils proscrit de leur foyer,
Elle ne pouvait plus qu'au dehors l'employer.
Au dedans on voulait un autre dialecte,
La langue de Paris dans sa beauté correcte.

Pour complaire à l'époux, Victoire en essaya.
Hélas! au premier mot qu'elle balbutia,
Le fils de formuler sa censure à voix haute,
Et le père à son tour de crier : Quelle faute!...

VI

Sous le poids du mépris, de l'incessant affront,
Elle s'humiliait, elle baissait le front :
— Venez à mon secours, ô Jésus, ô Marie,
Disait-elle en secret, pâle et tout amaigrie, —
Trop digne pour vouloir de ses chagrins ardents
Parler, même à l'oreille, à d'autres confidents.

Certaine boulangère était au voisinage,
Ayant, nous l'avons dit, fille de certain âge.
Elle convoitait George; — ardente à l'épier,
Elle brûlait d'unir les Paillet aux Aubier.
Ah! trop de rêves d'or préoccupaient le sire
Pour qu'aux vœux de la dame il songeât à souscrire!

Voilà ce qu'elle vit de ses yeux exercés.
Ils découvrirent plus encor, ce fut assez;
La Paillet s'empressa d'accourir chez Victoire :
—Eh bien, chère cousine, aurions-nous pu le croire?
Votre fils vous méprise, il montre à votre aspect
Je ne sais quel visage étrangement suspect.
Tout le pays en glose. On le sait, je suis bonne;
Si cependant, — fût-il la science en personne,—
Si mon garçon manquait d'égards à mon endroit,
Un bâton le ferait rentrer au sentier droit.
Quand j'y songe : un marmot dont la charpente grêle
Succombait, sans les soins que vous eûtes pour elle;
Un être qui vécut dix ans de votre chair;
Vous outrager ainsi! Car il le fait, c'est clair.
L'ingrat! Tout son savoir n'est pas ce qui l'excuse.
Et quel savoir, mon Dieu! pense-t-il qu'on s'abuse?
Il a beau se donner de grands airs importants,
Nous savons ce qu'il vaut : rêver, perdre son temps,

Fréquenter les joueurs, voilà ce qu'il sait faire.
Ce grand homme est un sot qui mourra de misère.
C'est moi qui vous le dis, il sera châtié!...

—Taisez-vous, dit Victoire; et vous, mon Dieu, pitié!

VII

Joug de fer au logis, quolibets dans la rue,
Tout semblait concourir à sa douleur accrue.
Contre l'amer supplice et les amers propos
Où se réfugier? où chercher le repos?
Le soir, ayant fini son œuvre journalière,
Parfois elle gagnait les prés; une rivière
Passait non loin de là : l'hiver, fougueux torrent,
L'été, flot aminci dans les pierres errant.
Là, formant un îlot, croissent, mêlés ensemble,
L'aulne et le peuplier et le saule et le tremble;
La pervenche à leurs pieds ouvre ses pâles yeux.
L'amour et le bonheur, hôtes mystérieux,

Ne demanderaient pas aux bois de cette rive
Une ombre plus discrète. Elle y plongeait furtive,
Elle s'y blottissait au plus touffu recoin. —
Et tandis que les champs faisaient silence au loin,
Que des heures du soir les vagues harmonies
Flottaient aux alentours sur les plaines brunies,
A l'onde fugitive elle mêlait ses pleurs.
Hélas! de ses moments c'étaient là les meilleurs.
L'Angélus résonnait à travers le feuillage;
Il fallait revenir; traverser le village;
Il fallait de rechef aborder au foyer
Deux rudes oppresseurs, et devant eux ployer!

VIII

Deux ans étaient passés, deux ans de ce martyre.
A la mère, à l'épouse, il semblait toujours pire;
Chaque jour, sur ce cœur saignant, désespéré,
Chaque instant redoublait les coups : — Je partirai,
Murmura-t-elle enfin; oui, seule, à l'aventure,
J'irai chercher ailleurs mon gîte et ma pâture.
Est-ce un péché si noir, Seigneur?... Instruit de tout,
Le saint pasteur d'ici me dit qu'il m'en absout.

En effet, un matin que l'enfant sacrilége
L'avait encor menée en cuistre de collége,
Victoire, toute en pleurs, sortit secrètement :
Adieu, dit-elle, adieu, maison de mon tourment,

Si douce aux premiers temps, désormais si cruelle!
Je pars; oiseau chassé, fugitive hirondelle,
Je vais où Dieu voudra!...

Vers le milieu du jour,
Au sommet du chemin, près du dernier détour,
Elle fit une halte; elle vit, attendrie,
Là-bas, sur le penchant du mont, la métairie.
— Que feront-ils sans moi? songea ce cœur divin;
Qui mettra leur couvert, ce soir?

Elle revint.

IX

La chaîne des douleurs se déroulait sans trêve,
Quand, un matin de juin, comme la terre en sève
Fleurissait, — tout à coup, du coche descendu,
A la maison d'Aubier un hôte inattendu
Se présente : élégant, issu de fine race,
C'était pour George Aubier un compagnon de classe,
Qui n'avait pas voulu sans lui serrer la main
Traverser le pays, et qui, jusqu'à demain,
S'installait sans façon chez son ami d'enfance.

Sous le toit des Aubier grand émoi, comme on pense.
Dérober l'humble mère aux yeux du noble ami,

Tel fut le premier soin du fils mort à demi.
O lâche impiété ! Défense lui fut faite
De montrer sa personne, indigne trouble-fête.
Un mot, accompagné d'un farouche regard,
Dicta l'arrêt du maître : elle dut, à l'écart,
Aller manger son pain, comme une esclave en faute.
Dieu la fit entrevoir cependant au jeune hôte :
— Une femme, dit-il, pleure là, dans un coin.
Et le fils, rougissant, ne lui répondit point.

Comment la dévorer, cette épreuve nouvelle?
— Il faut tenter encor de partir, songea-t-elle.
Sans retour, cette fois, je quitterai ce lieu.
Demain... Non, pas demain... Ah! que la Fête-Dieu,
Que ce grand jour, béni, joyeux pour tout le monde,
Ne me rencontre pas errante et vagabonde.
Depuis vingt ans bientôt, pour le saint ostensoir,
Au seuil de la maison je dresse un reposoir;

Je veux le faire encor, fidèle à ma coutume.
Une dernière fois, le cœur gros d'amertume,
Je parerai pour vous mon autel, ô Seigneur!
Que sais-je? un pareil soin peut me porter bonheur.

X

Le lendemain naissant, les cloches cristallines
Annoncaient le beau jour aux vallons, aux collines.
Une pieuse joie éclairait tous les yeux;
Les femmes, les enfants, errant sur les hauts lieux,
Pour la pompe du soir cueillaient, actives bandes,
Mille fleurs, genêts d'or, bruyères et lavandes;
Le doux soleil de juin riait dans un ciel clair.
Tout Ceyreste mettait ses parures à l'air;
Les rideaux, les draps blancs à chaque humble croisée
Flottaient; — point de maison qui ne fût pavoisée.

Le soir, procession sur les monts, par les champs,
Fleurs qu'on jette à la brise, encens, prières, chants,

Musique de village accompagnant les proses.
Sous le dais, — vieux damas orné de plumes roses, —
Le Dieu passe; les fronts s'inclinent, toute main
Des dons de la colline émaille le chemin.

Derrière son autel qui brille, objet d'envie,
A quoi songe Victoire? aux beaux jours de sa vie :
Dieu! qu'ils sont loin ces jours où lévite du chœur,
Paré de blanche gaze et d'innocence au cœur,
Son fils, alors si doux, conduit par elle-même,
Semait aussi des fleurs devant l'hôte suprême!

Le visiteur divin s'arrêtant à son seuil,
Du fond de sa détresse elle lui fit accueil :
— Assistez-moi, dit-elle, ô Dieu, toute-puissance!
Fortifiez mon âme aux douleurs de l'absence;
Et qu'en ressouvenir du moins de tant d'amour
Mon époux et mon fils me rappellent un jour!

Puis le dais s'éloigna, la sainte théorie
Disparut au détour de sa route fleurie;
De l'orchestre et des voix mourut le dernier son;
La nuit se fit, chacun regagna sa maison;
Les mères ramenant, d'une âme satisfaite,
Leurs chers anges, encor parfumés de la fête.

Et Victoire?... Dans l'ombre, elle partit sans bruit.
A travers la campagne allant toute la nuit,
Elle était déjà loin quand apparut l'aurore.
Ce jour et les suivants, que fit-elle? On l'ignore;
Divers sont les récits : les uns ont prétendu
Qu'on la vit mendier dans un hameau perdu;
D'autres, qu'en un pays redouté pour ses fièvres,
Par un pâtre nourrie, elle garda des chèvres.

Ses deux persécuteurs eurent leurs châtiments :

Le fils, par maint emprunt, par cent déportements,
Mit son père au grabat. Fuyant toute humble tâche,
Lui-même, sur son champ, se tua — comme un lâche.

XI

Dans les murs d'Avignon, calme et docte cité,
Chez un vieux professeur de l'Université
Que, pour son grand savoir, parmi nous chacun vante,
A quelque temps de là, Victoire était servante.
Veuf et privé d'enfants, cet ancien professeur
Loin du monde vivait. Pour sa rare douceur,
Pour ses goûts de lecture effleurant maint poëte,
Nous l'avions surnommé « l'Abeille de l'Hymette. »
A lire, à lire encore, assis près de son feu,
Il passait tout l'hiver. D'ailleurs, content de peu,

A Victoire il parlait d'un ton presque timide.
Jamais un mot plus haut que l'autre.—L'œil humide,
Victoire lui disait parfois en le servant :
Ah ! comment êtes-vous si bon — quoique savant ?

XXVII

L'HIRONDELLE

Faites-moi bon accueil, j'arrive !
Du soleil, de la gaîté vive
Je vous ramène la saison.
Jour et nuit, j'ai fendu l'espace :
A la voyageuse un peu lasse,
Vieux amis, laissez prendre place
Sous le toit de votre maison.

C'est bien là : voici la fenêtre,
La tuile, aisée à reconnaître,
Où fut posé mon premier nid.
Fermière, pour moi toujours bonne,
Chez vous ne manque-t-il personne?
Bien! fêtons le jour qui rayonne
Et l'heure qui nous réunit.

Depuis que, par un soir de brume,
Je partis, secouant ma plume,
J'ai traversé les cieux entiers;
J'ai vu bien des mers, bien des plages.
Abritée ici des orages,
Je vous dirai tous mes voyages,
Car je babille volontiers!

De sa voix, sonore merveille,
Le rossignol ravit l'oreille ;

Moi, je n'ai pas de si doux chants ;
Je ne sais que jaser sans cesse,
Jaser pour amuser l'hôtesse,
Et pour écarter la tristesse
De l'homme qui travaille aux champs.

Dans l'air du matin qui m'enivre,
Sur le coteau j'aime à le suivre,
Rasant de l'aile ses cheveux.
Par quelques mots d'heureux présage,
Gaîment je l'excite à l'ouvrage :
Brave homme, lui dis-je, courage !
Les blés répondront à tes vœux.

Aux gens dont le toit m'est propice
Je rends plus d'un utile office :
Abusés par un temps serein,
S'ils ont laissé leurs foins à terre,

Je dis à propos : — Qu'on les serre !
Et, sans merci, je fais la guerre
Aux vers qui rongent le bon grain.

Que le faucon, l'œil sur sa proie,
Que l'épervier là-haut tournoie,
Prompte à les voir, je pousse un cri.
A mon signal, on se rassemble ;
La poule et son poussin qui tremble,
Et le pigeon, courent ensemble
Chercher en lieu sûr un abri.

Je saisis au vol ma pâture,
Je bois au vol dans une eau pure,
J'y prends un bain, toujours au vol !
Je suis l'essor, l'aile rapide,
Je ne me plais que dans le vide,
Et je plains l'homme, cœur timide,

Qui n'ose pas quitter le sol !

Faites-moi bon accueil, j'arrive !
Du soleil, de la gaîté vive
Je vous ramène la saison.
Jour et nuit, j'ai fendu l'espace :
A la voyageuse un peu lasse,
Vieux amis, laissez prendre place
Sous le toit de votre maison !

XXVIII

APRÈS L'ORAGE

Les cieux, toute la nuit, menaçants pour nos têtes,
Ont promené sur nous le concert des tempêtes :
Sur les sommets voisins la foudre parlait haut ;
La pluie, à flots bruyants, ruisselait des nuées.
Orage affreux. Nos murs, nos portes remuées
Cédaient aux éléments qui leur livraient assaut.

Voici qu'autour de nous la paix est revenue :
Le souffle d'une brise a replié la nue ;

Dans un ciel frais et clair le matin s'est levé.
Sortons, ô mon amie ! allons sur la terrasse
Voir, au soleil de juin, les champs, les bois, l'espace
Briller comme un tableau tout à coup ravivé.

Regarde : les oiseaux mouillés lustrent leurs ailes,
Mille gouttes aux fleurs pendent en étincelles;
Le vallon se dilate au rayon du beau jour;
L'insecte aux ailes d'or fait le tour de ses roses...
C'est le tressaillement, c'est le réveil des choses,
C'est l'aube d'un cœur sombre où se lève l'amour !

XXIX

LA SOURCE

Mon pauvre village est en fête,
Hommes et femmes sont joyeux;
Tous ont de l'âme satisfaite
Le souriant éclair aux yeux.

Sur ces hauteurs longtemps arides,
Après des siècles de travaux,

Ils ont trouvé, mineurs avides,
La veine aux jaillissantes eaux.

Du flanc déchiré de la roche,
A bouillons voyez-la monter :
Chacun tressaille à son approche ;
Pas un qui n'en veuille goûter.

De la bourgade haletante
Dont le soleil gerce les toits,
C'était le vœu, c'était l'attente,
Avortés déjà tant de fois !

Que de labeurs, que de voyages,
Coûtait ici le flot bourbeux
Qui désaltérait cent ménages,
Familles — et jardins — et bœufs !

Là-bas, au creux de la vallée,
Par des sentiers au long détour,
Il fallait, pour une eau troublée,
S'acheminer deux fois le jour :

Les vieillards y menant leur bête
Dont les barils chargeaient le dos,
Les femmes portant sur la tête
Leurs vases de grès, lourds fardeaux.

Que l'été mît la terre en cendre,
Que l'aquilon soufflât du nord,
Lentement il fallait descendre,
Et remonter avec effort.

Maintenant, on viendra sans peine
Recueillir un flot pur et bleu.
Le village aura sa fontaine
Dressée en face du saint lieu.

Monument au gré des familles,
Chef-d'œuvre d'un humble maçon, —
Où puiseront les jeunes filles,
Sans interrompre leur chanson.

Poëte! en ces temps misérables
De soif et d'ennuis énervants,
Que ne fais-tu jaillir des sables
Une fontaine aux flots vivants!

Une source où viendraient les âmes
Boire aussi, boire autour de toi, —
Où puiseraient hommes et femmes,
Altérés d'amour et de foi!

XXX

L'ODEUR DES FOINS

Le jour baisse; les pins, qu'un vent tiède balance,
Du couchant sur nos fronts bercent les reflets d'or;
Le vallon se recueille et le champ fait silence :
Dans le pré cependant les faneurs sont encor.

Les laboureurs lassés, remontant à la ferme,
Ramènent les grands bœufs au pesant attirail;

Chacun songe au repos, chacun rentre et s'enferme;
Les faneurs dans le pré sont encore au travail.

Les voyez-vous là-bas, au bord de la rivière,
Marcher à pas égaux, d'un rhythme cadencé?
Ils mettent à profit ce reste de lumière
Pour finir le travail dès l'aube commencé.

Sous le soleil de feu, sans trêve ni relâche,
Ils ont coupé les foins au village attendus;
Ils ne partiront pas sans achever leur tâche :
Ils veulent qu'à la nuit tous leurs prés soient tondus.

De la rapide faux l'éclair par instants brille,
A travers la distance il éblouit nos yeux;
Par instants, une voix d'homme ou de jeune fille
Arrive à notre oreille en sons clairs et joyeux.

Dans le calme du soir, il fait bon de l'entendre !
Il fait bon d'aspirer, dans un air frais et doux,
Ces odeurs de gazons, ces parfums d'herbe tendre
Qui, du talus des prés, s'élèvent jusqu'à nous!

Le jour s'efface au loin; ses lueurs étouffées
Meurent sur les hauteurs, s'éteignent sur les eaux;
Et chaque vent qui passe apporte par bouffées
L'enivrante senteur des herbes en monceaux.

Et ce qu'on ressent là, c'est un calme suprême,
C'est une volupté sans ardeur ni transport, —
C'est le recueillement de la nature même,
Qui, sous l'aile de Dieu, confiante s'endort!

XXXI

UN SONGE

Je dormais : sur un mont sublime,
En esprit, j'étais transporté.
Je contemplais de cette cime
Une splendide immensité :

Plaines, vallons, fleuves superbes,
Lacs entrevus dans le lointain, —
Villes dressant leurs tours en gerbes
Dans la lumière du matin !

Au fond de l'éther qui rayonne
Un nuage apparut alors,
Vermeil, et comme une couronne
Je le vis découper ses bords.

Qu'il était beau! vrai diadème,
Et cependant vapeur des cieux,
Il se berçait au zénith même,
Il fascinait de loin mes yeux.

Puis, détaché du ciel bleuâtre,
Il descendit en tournoyant,
Il descendit et vint s'abattre
Sur mon piédestal verdoyant.

Je l'y saisis; j'avais dans l'âme
Le confiant orgueil des rois;

Soudain, je sentis une flamme
Qui circulait entre mes doigts.

C'était l'éclair, c'était la foudre
Que le nuage recélait;
Ma chair fut près de se dissoudre,
Tant le fluide la brûlait.

Au grondement du météore,
Je m'éveillai, bénissant Dieu, —
Et je sentis longtemps encore
Mes doigts comme crispés du feu!

XXXII

LE RÉVEIL

Un orage d'été — grêle, foudre, aquilons —
Avait, toute la nuit, roulé sur nos vallons.
A mes pâles vitraux dès que je vis renaître
La blancheur du matin, je vins à la fenêtre,
Et, l'ouvrant, j'y restai. La clarté de retour
Aux airs pacifiés annonçait un beau jour.

Les arbres et les fleurs, tout ruisselants encore,
Tressaillaient au vent frais qui soufflait de l'aurore.

Enfin l'astre parut au ciel immaculé :
Quel émoi ! quel transport chez tout le peuple ailé !
De la terre et de l'air, du flanc de nos murailles,
Des grands arbres touffus, des rampantes broussailles,
Du rebord de nos toits, des sillons, des halliers,
Cris et chants tout à coup sortirent par milliers.
Bruyante effusion, sans relâche agrandie,
Dont j'eus d'abord l'oreille offusquée, assourdie ;
Mais, quand j'écoutai mieux ce tumulte d'accents,
Je finis par trouver à chaque voix un sens.
Ces gazouillements sourds dans les branches fleuries
N'étaient pas de vains bruits,—c'étaient des causeries ;
Ces mutuels accords — paroles d'amitié ;
Ces cris, à moitié doux, sévères à moitié,

— Querelles de l'amour, disputes de ménage;
Ces murmures railleurs — propos de voisinage.

Vrais oiseaux du bon Dieu, l'œil tourné vers l'éther,
Presque tous commençaient par dire leur Pater.
Cela fait, — caquetant, voletant à la ronde,
Ils vaquaient sans scrupule aux choses de ce monde.
Les uns, solliciteurs, aux grands faisaient leur cour.
Les égaux se jetaient un familier bonjour.
Sur la tuile du mur, une bergeronnette
Appelait sa compagne. Un faucon malhonnête
Disait, en s'abattant sur un pierrot plaintif :
— Vrai Dieu ! l'air du matin est très-apéritif !

Deux linots, près de moi, parlaient d'un arbre à l'autre :

— Comment va la santé, cher confrère ?

— Et la vôtre ?

—Point trop mal, Dieu merci. Quelle nuit cependant!
Le ciel fut-il jamais plus affreux, plus grondant!
Avez-vous de la nue entendu le vacarme?

— Non; j'ai dormi tranquille, en sage exempt d'alarme.

— Dites en sourd, confrère. On le devient à moins!
Verdons qui m'écoutez, je vous prends à témoins.

Un des interpellés, la plume encore humide,
Vint se poser près d'eux, et, d'une voix timide:

— Ah! fit-il, quant à moi, j'ai trop bien entendu
Le terrible fracas. J'en étais confondu.
Peu doté de courage et de philosophie,
A la nuit la plus calme en tremblant je me fie.
L'ombre a pour moi toujours des épouvantements:
Aux moindres voix de l'air dans les rameaux dormants,

A la moindre clarté qui jusqu'à moi pénètre,
La fièvre, j'en conviens, agite tout mon être.
Par une telle nuit, jugez de mon effroi!
Les peureux sont vraiment à plaindre—croyez-moi!

— « Ne vous étonnez pas que Dieu vous soit sévère,
Criait un courlis sombre, orateur qu'on révère.
Les vices, les méfaits, multipliés chez vous,
N'ont que trop allumé le céleste courroux.
En quel temps vit-on plus d'iniquités infâmes?
Plus de maris pervers et de trompeuses femmes?
Quand la pudeur eut-elle à subir tant d'affronts?
En aucun temps aussi, fut-il plus de larrons?
Avarice, paresse, ou luxure notoire,
Je le dis en pleurant, souillent mon auditoire.
Bouvreuils à qui je parle, étourneaux, cailles, geais,
Serez-vous dans le crime endurcis à jamais? » —

Tandis que mon courlis prêchait, une alouette
Rêvant à ses amours achevait sa toilette,
Et deux pigeons, posés sur le toit du hangard,
Échangeaient en sournois un langoureux regard.

Un corbeau, se plaçant près du saint personnage,
A sa propre vertu rendait bon témoignage :

« Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. »

Sur quoi ses compagnons le bafouaient en chœur.

Pinsons, chardonnerets, rouges-gorges, mésanges,
Tenaient en même temps mille propos étranges.
Une pie élevait la voix; un roitelet
Demandait la parole : — écoutez, s'il vous plaît;
Tout petit que je suis, j'ai quatre mots à dire. —
Mais, au lieu de silence, on faisait un long rire.

— « Il est, près d'une source au limpide miroir,
Une jeune colombe heureuse de s'y voir,
Chantait un oiseau blanc, caché sous la ramée;
Il est, près d'une source, une colombe aimée.
Du jour où je la vis mon repos fut perdu.
J'ai langui, j'ai pleuré, j'ai deux ans attendu.
Colombe sans pitié, voulez-vous que je meure?
S'il le faut, du trépas je devancerai l'heure.
Trois chemins au tombeau toujours me sont ouverts :
Je puis sur le roc vif tomber du haut des airs;
Je puis plonger dans l'onde, une pierre à la patte;
Manger de certaine herbe, ou de quelque acétate;
Je puis — je l'oubliais — mourir aussi de faim.
Laquelle de ces morts choisirai-je à la fin?
Chacune également peut sembler attractive.
Hélas !... dans l'embarras, autant vaut que je vive ! »—

Cependant, à son fils, oisillon faible encor,

L'hirondelle enseignait l'art du vol, de l'essor.
Penchée au bord du nid :—Courage, ouvre ton aile!
Vois bien comme je fais... à ton tour, disait-elle,
Lance-toi... pars...

— Hélas ! répondait l'écolier,
Chère mère, je sens la terreur me lier.
Puis-je voir de sang-froid, là-bas, ce vaste abîme?

— Eh bien, ferme les yeux, enfant pusillanime!
Tu n'as qu'à te laisser tomber de ton seul poids;
Cela n'est malaisé que la première fois;
La seconde, on voltige, et la troisième, on plane.
Regarde cet air bleu, ce grand ciel diaphane :
N'en es-tu pas séduit? songe au plaisir d'aller,
D'explorer cent pays dont on entend parler.
Veux-tu languir, honteux? vieillir dans ta coquille?
Il s'agit de l'honneur de toute une famille! —

La mère, en prononçant cette péroraison,
Tout à coup le poussa du bord de sa maison.
L'oisillon dans les airs tombait à l'improviste.
Il ne fit, au début, qu'une mine assez triste;
Plongea, se releva : — là-haut s'aventurant,
Il y sut, comme un autre, enfin tenir son rang.

— « Salut, père du jour, auteur de l'harmonie!
Dieu que Claros invoque, échauffe mon génie.
Par toi brillent aux yeux les oiseaux et les fleurs;
Par toi le grain fourmille et les fruits sont meilleurs;
Par tes mains allumé, dans les cœurs l'amour flambe.
Inspire-moi, Phœbus, un brûlant dithyrambe.
Fais que j'excelle, ô maître, ô Phœbus Apollon,
Entre tous les moineaux chers au sacré vallon! »

Sur nos toits, s'étant fait un trépied d'une brique,
Voilà ce que chantait un moineau pindarique.

Stérile ambition d'un poëte naissant !
Un merle, oiseau jaloux, le sifflait en passant.

Ainsi j'interprétais le tourbillon sonore.
Oiseaux mélodieux, enivrés par l'aurore,
Ainsi je traduisais tous vos chants, tous vos cris.
Ravi de vos accents, les avais-je compris?...

XXXIII

GRACE POUR CELUI-CI!

Douze oiseaux se sont pris! douze, un rôti complet!
Les voilà suspendus à ton mince filet;
Leur aile aux mailles s'embarrasse.
Réjouis-toi, chasseur; le coup n'est pas commun.
De ces captifs, pourtant, chasseur, il en est un
Dont j'implore à genoux la grâce!

Oh! si ton flanc n'est pas doublé d'un triple acier,
Si tu n'as pas le cœur d'un Sarmate grossier,

En toi si quelque pitié vibre,
Lâche ton prisonnier, qu'il reprenne l'essor :
Aux sources, aux taillis, aux cieux qu'il aille encor,
Qu'il aille encor, joyeux et libre !

Criant d'une aigre voix, modestement vêtu,
Ce chétif prisonnier, chasseur, le connais-tu?
Sais-tu le nom dont il se nomme ? —
C'est l'artiste sacré des belles nuits d'amour ;
C'est le plus doux chanteur connu jusqu'à ce jour
Entre tous ceux qu'applaudit l'homme !

Variables destins ! — sitôt que meurt l'été,
De son sublime chant l'oiseau déshérité
Perd avec lui gloires et fêtes.
Sous la bise qui souffle il erre à demi mort.
Hélas ! dans leur automne, est-ce donc là le sort
Que Dieu fait à tous ses poëtes ?

En souvenir des chants cette année entendus,
Et dans l'espoir de ceux qui nous seront rendus,
Chasseur, ouvre la main, qu'il vive! —
N'en déplaise à Toinon qui me le rôtirait,
Disant qu'un rossignol, chez un homme distrait,
Passe au besoin pour une grive.

XXXIV

LES SEMEURS

Vous en souvenez-vous? du plateau qui s'incline,
Par les sentiers étroits qui m'étaient familiers,
Nous descendions, un soir que, ronde et purpurine,
La lune se levait entre les peupliers !

Non loin de nous, les gens d'une ferme voisine
Ensemençaient la plaine aux sillons réguliers :

Ils allaient, et la main « qui par les airs chemine »
Tirant les grains du sac les jetait par milliers.

Et nous disions : un jour, de ces glèbes fécondes,
Surgiront au soleil de belles tiges blondes;
L'homme en recueillera le précieux froment;

De ces fruits de l'épi, substance douce et forte,
Le monde entier vivra... Qu'il en est autrement
Du grain que nous semons dans le vent qui l'emporte!

XXXV

L'ÉVANGILE DE LA MENDIANTE

O femme, ce récit, je veux l'entendre encore.
Je le savais déjà, — nul chrétien ne l'ignore, —
Mais vous lui donnez, vous, un tour que j'ignorais.

— Ma mère, me dit-elle, en grava tous les traits
Dans mon cerveau d'enfant. Ma mère de la sienne
Le tenait. Cela vient de source bien ancienne.

Le voici donc, Monsieur, pour la seconde fois.
La vieille en commençant fit un signe de croix :

—Après qu'il leur eut dit ce qu'ils devaient connaître,
Accompagné des siens, notre Sauveur et maître
Alla dedans un clos en amont du torrent.
Là, de ses compagnons Jésus se séparant :
— En cet endroit, fit-il, demeurez en prière. —
Lui, dans un autre endroit, distant d'un jet de pierre,
S'étant mis à genoux, il sentit dès l'abord
Son cœur pressé d'un deuil poignant comme la mort.
— Père ! éloignez de moi, disait-il, ce calice.
Que votre volonté nonobstant s'accomplisse.
Lors, un ange parut, un bel ange du ciel,
Qui lui dit : Bon courage ! allons, buvez ce fiel ;
Monseigneur votre père à regret vous l'ordonne.
— Ah ! fit notre Sauveur, est-ce qu'il m'abandonne ?

Et l'ange lui tenait le front, car, blêmissant,
Il tombait et suait une sueur de sang.

Les heures de l'angoisse et du combat suprême,
Un jour, ô mon Sauveur, sonneront pour moi-même.
En souvenir des maux qu'il vous fallut souffrir,
Assistez-moi, Jésus, et m'aidez à mourir!

Se relevant ensuite il chercha ses apôtres.
Dans l'herbe tous dormaient: Quoi, vous dormez, vous autres?
Levez-vous et priez, priez à haute voix. —
Comme il parlait ainsi, Judas sortit du bois,
Judas sortit du bois tenant une lanterne.
Derrière le félon, venaient d'une caverne
Échevins et prévôts, et seigneurs justiciers,
Et, les armes aux mains, un gros d'arquebusiers;
Tous ces hommes ayant aux yeux haine et menace.
Judas vint à Jésus et lui baisa la face.

Trahir par un baiser ! lui dit le Seigneur Dieu.
Puis il fut méchamment garrotté dans ce lieu,
Puis emmené chez Anne et de là chez Caïphe,
Lequel, entre les Juifs, pour lors était pontife.
Et toute cette nuit, ainsi qu'un malfaiteur,
Vous fûtes abreuvé d'affronts, Dieu Rédempteur !
Des méchants qui raillaient vous mirent, chez Pilate,
La couronne d'épine et la robe écarlate !

Or Judas s'en revint d'abord à sa maison,
Pour serrer les deniers, prix de sa trahison.
Mais voilà que chacun s'éloignait de cet homme.
A quelque temps de là, d'une part de la somme,
Il acquit d'une veuve un champ de trois arpents.
Du grain qu'il y sema sortirent des serpents,
De venimeux serpents qui, fourmilière immonde,
N'ont pas cessé depuis de grouiller en ce monde !

Lors Jésus... Lors Jésus... Ah! voilà l'écheveau
Qui dans mon pauvre esprit s'embrouille de nouveau.
Le fil avec effort maintenant se dévide.
Hélas! comme le front, la mémoire se ride. —

Inclinée à ma porte, ainsi parlait, un soir,
La pâle mendiante en cape de drap noir,
La femme aux cheveux gris froissés du vent d'automne.
A ce récit, conté d'une voix monotone,
Pensif, je croyais voir passer devant mes yeux
Un de ces bas-reliefs naïvement pieux
Qu'un gothique ciseau déroulait en spirales
Sur le porche cintré des vieilles cathédrales!

XXXVI

AU DÉTOUR D'UNE ALLÉE

« Riez, ô belle enfant ! — comme au jour la lumière,
Comme l'active abeille à la fleur printanière,
Comme au rameau pliant l'oiseau mélodieux,
Comme au festin des rois la chanson d'une lyre,
Le sourire vous sied; le rayonnant sourire
Sied à vos belles dents, sied à vos charmants yeux !

Riez, chantez, courez sur les pentes fleuries,
Frôlez nos gravités de vos espièglerie,
Faites au grand soleil briller vos dix-sept ans.
Si les feuilles des bois au vent d'automne pleuvent,
Si le ciel s'assombrit, que d'autres s'en émeuvent :
Que vous importe à vous? qu'importe à vos printemps?

Il vous en reste assez et des meilleurs encore.
La saison véritable est là, riche et sonore,
Le printemps parfumé de plaisir et d'amour,
Où la femme apparaît, jeune triomphatrice,
Et, vers chaque horizon promenant son caprice,
Va cueillir à souhait son miel de chaque jour.

Allez, partez, courez où le sort vous invite;
Mais ressouvenez-vous du cher et premier gîte;
Parfois au vieux château rendez un doux rayon.
Revenez : rajeunis par votre fraîche haleine,

Nous nous lèverons, nous, comme devant Hélène
Se levaient autrefois les vieillards d'Ilion! — »

Ainsi je lui chantais un avenir de fêtes.
Les poëtes, hélas! ne sont plus des prophètes!
Quand à la vierge en fleur je répondais du sort,
Qui m'eût dit que, l'automne à peine revenue,
Un soir, dans les gazons d'une sombre avenue,
Je lirais en passant : — C'est ici qu'elle dort!

XXXVII

AUX APPROCHES DE LA NUIT

Le jour sur les coteaux s'éteint; la plaine immense
Par degrés s'obscurcit; le vent tombe et s'endort.
Du grillon près de moi la chanson recommence.
Qu'entrevois-je?... un enfant qui glane du bois mort.
Te voilà, race humaine à souffrir condamnée!
D'où vient l'homme? Où va-t-il? Serai-je encor demain?
Quel est le dernier mot de notre destinée?
Le savez-vous, ô bois qui bordez mon chemin!

Les formes à mes yeux s'effacent; tout se plonge
Au sein d'un demi-jour à peine transparent.
Tout ce que j'aperçois n'est-il qu'un vaste songe?
Moi-même, à travers tout, suis-je un fantôme errant?
Les vérités, les lois de ce monde, où sont-elles?
Peut-être à l'œil des morts n'est-il plus de secrets?
Dites, le savez-vous, montagnes éternelles?
O masses de granit, grands sphinx qui m'entourez!

Au sortir de ce globe, où vont, où vont les âmes?
A Dieu, dans son séjour, l'homme est-il réuni?
Vous y retrouvons-nous, êtres que nous aimâmes?
Ou bien restons-nous seuls, plongés dans l'infini?
La douleur et le mal sont-ils rentrés dans l'ombre?
Le savez-vous, rochers, arbres silencieux?
Et vous, dont le rayon tremble dans le bleu sombre,
Étoiles qui sur moi fixez vos pâles yeux!

XXXVIII

A MON AÏEULE

Seul, dans les soirs d'automne, au foyer domestique,
Tandis que le vent pleure au fond du corridor,
Souvent je songe à vous, ô mon aïeule antique!
Et je vous redemande aux ombres de la mort.

J'entends comme autrefois votre accent exotique;
Dans votre vieux fauteuil vous devisez encor.

Je vois votre parure étrange, asiatique :
La veste de velours et la calotte d'or.

Femme aux yeux noirs et doux, que Smyrne avait vu naître,
Grâce à vos longs récits, enfant, je pus connaître
La nature, les mœurs, les arts de l'Orient.

O mère de ma mère, ô tendre Smyrniote!
A cette place vide, un jour en souriant :
— Homère, dîtes-vous, fut mon compatriote!

XXXIX

GERTRUDE

(D'APRÈS TENNYSON)

A la ferme d'Allan, homme honnête mais rude,
Vivaient son fils Guillaume et sa nièce Gertrude.
Il se disait souvent, les regardant tous deux :
J'en ferai deux époux. — Gertrude à de tels vœux
Se prêtait de grand cœur; ses plus tendres pensées
Sur le front de Guillaume étaient déjà fixées.
Lui pourtant restait froid. Pourquoi? Par la raison
Qu'ils s'étaient toujours vus dans la même maison.

Un jour le laboureur, sous son lambris de chaume,
Dit à son fils : — Je fus marié tard, Guillaume;
Mais, avant de mourir, il me serait bien doux
De voir mes petits-fils jouer sur mes genoux.
Pour toi je me suis mis en tête un mariage.
Regarde bien Gertrude : à coup sûr, pour son âge,
Elle est d'une venue à réjouir les yeux;
Accorte, souriante : — où trouverais-tu mieux?
De mon frère elle est fille. Hélas! une querelle
Survint entre mon frère et moi, — triste pour elle!
Il partit et mourut au loin, rongé d'ennui.
Moi, j'élevai sa fille en souvenir de lui.
Voyons, épouse-la. Soit que je veille ou dorme,
C'est, depuis bien des ans, le seul vœu que je forme.

Guillaume répondit froidement et tout court :
Je ne puis épouser Gertrude sans amour;
Je n'épouserai pas Gertrude.

Alors son père
Se croisa les deux mains, et, rouge de colère :
— Ah ! tu ne le veux pas ! lui dit-il ; autrefois
Les paroles d'un père étaient comme des lois.
Ah ! tu réponds ainsi ! Je jure que la mienne
Se fera respecter à la manière ancienne.
Va, je te donne un mois : réfléchis mûrement ;
Ensuite à mes désirs donne contentement,
Ou, par le Seigneur Dieu, mon créateur et maître,
Je verrai de mon seuil ton ombre disparaître.

Guillaume furieux sortit, franchit la cour.—
Plus il la regardait, moins il sentait d'amour ;
Il était souvent dur pour elle ; mais Gertrude
Était la bonté même et la mansuétude.

Le mois n'était encore écoulé qu'à demi ;
En son refus hautain le jeune homme affermi

S'en fut de chez son père, et, dans le voisinage,
Se loua journalier pour un modique gage.
Là, voyant quelquefois Brigitte Morisson,
Fille d'un travailleur aux champs, notre garçon,
Soit reste de dépit ou bien naissante flamme,
Courtisa cette fille et la choisit pour femme.

Et, tandis que sonnaient les cloches, le vieillard
Manda vers lui sa nièce, et, la prenant à part :
— J'ai pour vous, lui dit-il, une tendresse vive ;
Et pourtant si jamais — soyez bien attentive —
Vous parlez à celui qui fut mon fils, ou bien
A la femme qu'il prend, femme qui ne m'est rien,
Ma maison, ce jour-là, ne sera plus la vôtre.
Allez ; ma volonté n'en reconnaît pas d'autre.

La douce enfant promit et sortit pas à pas.
Cela ne sera point, songeait-elle tout bas.

Mon oncle changera de sentiment, j'espère.

Et les jours s'écoulaient et Guillaume fut père.
En même temps qu'un fils croissait dans sa maison,
Les chagrins, les malheurs y venaient à foison.
Le front penché, le cœur de jour en jour moins ferme,
De son père il allait souvent longer la ferme.
L'inflexible vieillard le voyait froidement;
Il restait sans pitié. — Gertrude, cœur aimant,
Épargnait en secret, et la pauvre famille
Vivait, tant bien que mal, des dons de l'humble fille.
D'où leur venaient ces dons? aucun ne le savait.
La fièvre enfin cloua Guillaume à son chevet :
Au temps de la moisson, hélas, il mourut vite.
Alors Gertrude, un jour, alla trouver Brigitte. —
La veuve infortunée, accroupie à son seuil,
Regardait, l'œil en pleurs, le pauvre enfant en deuil,

Et, pensant que Gertrude était pour eux cruelle,
D'une rancune sombre elle s'armait contre elle.

S'arrêtant sur le seuil : — J'ai, lui dit celle-ci,
Aux ordres de mon oncle obéi jusqu'ici ;
J'ai péché. Si Guillaume a souffert, j'en suis cause ;
Mais, à cette heure, au nom de celui qui repose,
Et pour vous dont il fut si peu de temps l'époux,
Et pour cet orphelin, je suis venue à vous.
Voilà cinq ans au moins, que chez nous les javelles
N'avaient couvert les champs, si blondes et si belles.
Laissez-moi prendre ici votre petit garçon :
Je le déposerai dans la riche moisson ;
Et quand mon oncle, heureux de voir ses blés superbes,
Rencontrera l'enfant couché parmi les gerbes,
Il ne pourra, le cœur ému, que le bénir,
Et que donner au mort un pieux souvenir !

Gertrude prit l'enfant, et, non sans quelque joie,
A travers les blés mûrs elle fraya sa voie.
Elle revint s'asseoir sur un tertre, à l'écart,
Qui du grain nourricier n'avait point eu sa part :
Mille sauvages fleurs, au gré des brises folles,
Mille coquelicots y berçaient leurs corolles.

De loin, le vieux fermier venait, traînant le pas;
Il effleura le groupe et ne l'aperçut pas.
Aucun des moissonneurs — tous craignaient sa rudesse —
N'osait lui faire voir ni l'enfant ni sa nièce.
Gertrude eût bien voulu vers lui se redresser;
Mais, le cœur lui manquant, elle y dut renoncer.
Et les faucheurs fauchaient les beaux épis sans nombre,
Et le soleil baissait, et tout devenait sombre.

Quand reparut le jour, elle prit de nouveau
L'enfant, et vint s'asseoir encor sur le coteau.

Des fleurs qui croissaient là, sa petite main leste
Fit un brin de guirlande, une couronne agreste,
Afin que le marmot, avec cet ornement,
Aux yeux de son aïeul apparût plus charmant.
Et le fermier venu, cette fois, vit le groupe;
Et, de ses moissonneurs laissant l'active troupe :
— Où vous teniez-vous hier? quel est cet enfant-là?
Que faites-vous ici?

Gertrude se troubla.
D'un accent affaibli par sa crainte mortelle :
— Cet enfant est celui de Guillaume, dit-elle.

— Ne connaissiez-vous pas mes sévères décrets?

— Hélas! faites de moi tout ce que vous voudrez;
Mais au nom de celui qui dort au cimetière,
Bénissez cet enfant. C'est ma seule prière.

— Ah! je vois l'artifice — on ne me leurre pas —
Le coup monté par vous et celle de là-bas.
Il faut qu'on me dirige et que ce soit vous-même!
On sait que ma parole est une loi suprême,
Et vous avez osé la transgresser : eh bien,
Je prendrai cet enfant, il deviendra le mien;
Mais, vous, allez vous-en; je vous ferme ma porte.

Et, tandis qu'il parlait ainsi d'une voix forte,
L'enfant qu'il saisissait, craintif, baigné de pleurs,
Luttait entre ses mains. La couronne de fleurs
Tomba devant Gertrude. Elle baissa la tête,
Et sortit,— et d'un gîte elle se mit en quête;
Et les cris de l'enfant, ses appels superflus,
Vers elle parvenaient, lointains de plus en plus.
Elle allait par les champs, et, la tête inclinée,
Évoquait en son cœur la première journée
Où ce toit l'accueillit, fille de parents morts,

Et mille événements accomplis depuis lors.
Et les faucheurs fauchaient les beaux épis sans nombre,
Et le soleil baissait, et tout devenait sombre.

Au logis de la veuve alors elle s'en vint,
Et, s'arrêtant au seuil, muette elle s'y tint.
Brigitte la vit seule, et, reprenant courage,
Bénit Dieu qui venait en aide à son veuvage.
— Mon oncle a pris l'enfant ; mais souffrez qu'avec vous
Je vive, dit Gertrude ; il m'a, plein de courroux,
Interdit sa demeure, et me voilà sans gîte.

— Que tu prennes sur toi, lui répondit Brigitte,
Le poids de tous mes maux, de toutes mes douleurs !
Cela ne sera pas. Et je pense, d'ailleurs,
Qu'il ne faut pas laisser mon fils chez son grand-père :
Il deviendrait méchant, oublieux de sa mère.
Nous irons toutes deux le chercher aujourd'hui.

Ton oncle, ému par moi, te reprendra chez lui;
Ou, si je prie en vain, si vainement je pleure,
Nous viendrons partager cette pauvre demeure,
Et nous travaillerons pour le jeune orphelin
Jusqu'à ce qu'il soit d'âge à nous gagner du pain.

Toutes deux s'embrassaient en parlant de la sorte.

Les voilà se rendant à la ferme. La porte
Était entre-bâillée; infiltrant un regard,
Elles virent l'enfant aux genoux du vieillard.
Le débonnaire aïeul, qui du marmot se joue,
Par instants de la main lui tapotait la joue,
Et l'enfant se jetait sur ses breloques d'or,
A la clarté du feu plus brillantes encor.
Les deux femmes entraient. Quand l'enfant vit sa mère,
Il voulut s'élancer des genoux du grand-père.
Allan sur le parquet mit l'agile garçon.

— O père! si de moi vous acceptez ce nom,
Dit Brigitte, — jamais, dans la misère extrême,
Pour moi, pour mon époux, ni pour cet enfant même,
Je ne vous implorai. Pour Gertrude, à genoux,
Je viens vous supplier : reprenez-la chez vous.
Elle vous aime bien. — Quand expira Guillaume,
En paix avec le monde, il murmurait un psaume;
Et, comme j'avais peur qu'il n'eût quelque regret
De m'avoir épousée, il me dit qu'il mourait
Content d'avoir vécu ses jours près d'une femme
Bonne et dont la douceur avait gagné son âme.
Mais Guillaume ajouta, Monsieur, devant la mort,
Que vous désobéir avait été son tort.
Il dit, haussant la voix : Dieu bénisse mon père,
Et jamais ne lui fasse éprouver ma misère!
Puis il tourna la tête, et vers un lieu meilleur
Son âme s'envola. Quelle fut ma douleur!..
Maintenant, permettez, Monsieur, que je reprenne

Mon enfant : à son cœur vous souffleriez la haine.
Dans l'oubli de son père il serait élevé :
Injuste oubli! je veux qu'il en soit préservé.
De grâce, consentez à reprendre Gertrude ;
Et que tout rentre ici dans l'ancienne habitude.

Brigitte ainsi parla, Gertrude étant debout
Derrière son épaule, afin d'observer tout.
Sous le toit de la ferme il se fit un silence...
Tout à coup, des sanglots d'une âpre violence :
— Je suis coupable, hélas! je dois être blâmé...
J'ai tué mon enfant... mon enfant bien-aimé!
S'écriait le vieillard. Je l'ai tué moi-même...
Je l'aimais cependant d'une tendresse extrême!
Mon cher fils — mon seul fils! ah! que Dieu soit clément!
Et vous, pardonnez-moi, dans un embrassement.

Au cou du vieux fermier tous trois se suspendirent.
Avec mille sanglots, longtemps ils l'étreignirent.

L'homme était tout tremblant. Pour son pauvre fils mort
Son amour lui revint au cœur, cent fois plus fort.
Trois heures il pleura, morne comme un fantôme,
Sur l'enfant de Guillaume... en songeant à Guillaume

Ils vécurent tous quatre à la ferme d'Allan.
Et Brigitte à la fin, les saisons s'écoulant,
Prit un nouvel époux. — L'ange de la famille,
Gertrude, cœur en deuil, vécut et mourut fille.

XL

REGRET

La plaine est devant moi, roulant ses épis d'or.
Ici, le tertre vert où la faneuse dort,
Sur sa gerbe, à l'écart, mollement accoudée.

Vers le sud, un vieux bourg découpe dans les airs
Ses murs démantelés, ses tours, ses toits déserts :
On dirait un hameau de l'antique Judée.

Là, sur le ruisseau clair qui fuit dans les cailloux,
Se penchent les ormeaux, les lentisques, les houx,
Et, d'une berge à l'autre, ils croisent leurs feuillages.

Il est midi : le ciel est d'un azur profond.
Nul bruit en ce doux lieu, sinon le bruit que font
Autour des grands pavots les abeilles volages.

Scène heureuse! le cœur, à loisir dilaté,
En savoure le charme et la sérénité.
Un seul regret se mêle à l'extase divine :

Que ne vous baissez-vous, coteaux de l'horizon,
Pour que je puisse voir, du seuil de la maison,
La mer, par vous cachée, et cependant voisine.

Oh! du milieu des champs, sous un ciel calme et pur,
La voir, même de loin, cette nappe d'azur

Où reluit au soleil plus d'une voile blanche!

Voir à travers les bois, diaphanes réseaux,
La grande mer sourire, — et, comme des oiseaux,
Les barques de pêcheurs passer de branche en branche!

XLI

LA MAISON DU PATRE

Ce soir-là, par un ciel brumeux à l'horizon,
Par un vent, qui sans doute apportait du poison,
Au coin du bois, au bord de la mare verdâtre,
Elle était triste à voir, l'humble maison du pâtre !
La grande épidémie, effroi de tout vivant,
Avait pris le pasteur, atteint deux jours avant.
Sa jeune veuve, hélas ! Jeanne la chevrière,
A son tour maintenant reposait dans la bière.

Sous ce toit vieux et sombre, au retour de la nuit,
Elle gisait encor : les voisins avaient fui;
Seuls, deux petits enfants sur le seuil de la porte
Restaient avec un chien — les enfants de la morte.
Calmes, beaux d'ignorance, ils prenaient leurs ébats,
Ils provoquaient le chien qui, lui, ne jouait pas.
Accroupi sur le sol, d'un cri plein de détresse,
Il pleurait à la fois son maître et sa maîtresse :
L'un, depuis deux grands jours, absent de la maison;
L'autre — immobile et froide à côté d'un tison,
Et n'ayant plus un trait de cette femme accorte
Qui, s'en allant au bois, le prenait pour escorte!

XLII

LES AQUILONS

Noirs messagers, — des fentes de la nue,
Des antres sourds,
Nous arrivons, annonçant la venue
Des mauvais jours.

Où nous passons, les riantes collines
Prennent le deuil;

La plaine au loin se couvre de ruines
En un clin d'œil.

Au front des bois, plus de vertes guirlandes!
Nous dévastons
Parcs et forêts; nous semons par les landes
Tous leurs festons.

Vers le bercail le troupeau se rassemble;
L'homme assombri
Nous craint lui-même, et, sous son toit qui tremble,
Cherche un abri.

Durant les nuits, seul, attentif dans l'ombre
A nos accords,
De ses douleurs il repasse le nombre;
Il songe aux morts!

Brises d'été, vents de l'aube naissante,
Faibles et doux,
Vous ignorez quelle âme frémissante
S'agite en nous.

Comme un essaim de gracieux génies
Aux heureux chants,
Vous effleuriez de vos ailes bénies
Les fleurs des champs.

Nous passons, nous, à travers les ramures
Des bois flétris,
Et l'hiver fait son chant de nos murmures
Et de nos cris.

— Allez! nous dit le Dieu qui nous déchaîne,
Et nous allons.

Comme un roseau nous abattons le chêne
Dans les vallons.

Avec fracas promenant les tempêtes
Au firmament,
Nous mugissons ainsi que les trompettes
Du Jugement!

Des vastes mers qui séparent les mondes
Troublant les eaux,
Sur les rescifs nous déchirons les ondes
Et les vaisseaux.

De but lointain, de long voyage à faire,
Il n'en est pas.
Nous franchissons l'un et l'autre hémisphère
En quatre pas.

Ciel sans limite, océan sans falaise,
Désert uni,
Le seul espace où nous soyons à l'aise
C'est l'infini !

XLIII

NOVEMBRE

Le vent, depuis trois jours, a grondé sur nos toits;
Il redouble aujourd'hui comme un chœur d'anathème.
Novembre est de retour; c'est bien lui, c'est sa voix.
O farouche saison, dis-moi pourquoi je t'aime!

L'épais brouillard s'accroît dans l'azur obscurci;
A peine par instants s'y montre un soleil blême;

Tout le ciel est en deuil, toute la terre aussi;
O farouche saison, dis-moi pourquoi je t'aime?

Les feuilles de nos bois pleuvent en tourbillons;
Voici le sombre hiver, voici l'ennui suprême.
Demain tout sera nu, forêts, coteaux, sillons;
O saison de malheur, dis-moi pourquoi je t'aime?

XLIV

LA MÈRE ROBERT

Dans notre Luberon, quelques maisons perdues
Se groupent, au penchant d'un ravin suspendues;
Bourgade obscure et triste à voir! De simples gens
Y vivent, chevriers, bûcherons indigents,
A qui Dieu n'a donné des trésors de ce monde
Que le pain d'un travail où la sueur abonde.

Sombre en été, durant quatre mois de l'hiver,
Le bourg sous un manteau de neige est recouvert.

Un soir, par le sentier caillouteux et rougeâtre,
J'en revenais, parlant à je ne sais quel pâtre,
Et regardant les cieux de brouillard envahis.
C'était aux derniers jours d'octobre; le pays,
Qu'avait longtemps brûlé l'ardente sécheresse,
Attristait le regard d'un tableau de détresse.
Vieille et pauvre, non moins que la mère de Ruth,
A mes yeux tout à coup une femme apparut,
Qui, dans le dur sentier, montait vers le village,
Traînant avec effort un arbre sans feuillage.
Sous le pesant fardeau, lente, elle gravissait,
Et le vieil arbre sec sur ses pas bruissait.
Étrange vision, digne d'un soir d'automne!
Front caduc, blancs cheveux dont la mèche frissonne,
Dos courbé, haillons vils et ballottés du vent :

La misère et l'hiver dans un portrait vivant!

— Connais-tu, demandai-je au pasteur, cette femme?

— C'est la mère Robert, hélas! une pauvre âme! —

Il ne dit que ce mot. Moi, de l'interroger.

— Ah! le sort est changeant, poursuivit le berger.
Elle ne vécut pas toujours de vie amère;
On l'a connue heureuse épouse, heureuse mère.
Un honnête mari, deux fils, — triple soutien, —
Alors ne souffraient pas qu'elle manquât de rien.
Braves gens! travailleurs d'ancienne et forte souche!
Hardi, la hache au poing, le sourire à la bouche,
Chacun d'eux en un jour eût abattu vingt troncs.
Hélas! Dieu frappe aussi; les meilleurs bûcherons
A leur tour sont brisés. Durant un temps de peste,

Tous trois sont morts, tous trois !... la vieille seule reste.
Depuis longtemps, au sein d'un aride abandon,
Elle végète, grâce à quelque mince don ;
Misérable tribut quêté de porte en porte,
Fruit amer et douteux que l'aumône rapporte.
Vous pensez quelle aumône, à ces tristes foyers
Où l'homme le plus riche à peine a des souliers !
Pour mieux gagner son pain, l'errante créature
Parfois, les soirs d'été, dit la bonne aventure.
Les filles, les garçons, au prix d'un liard ou deux,
Consultent par sa voix l'avenir hasardeux.
Vient l'hiver, la saison pour tous ingrate et rude,
Rien, plus rien n'adoucit alors sa solitude.
Neige et glace obstruant les seuils et les sentiers,
En son gîte désert, souvent, des mois entiers,
Elle couve un tison, bois mort, bruyère sèche,
Qu'elle glane partout, car pas un ne l'empêche.
Qui le lui défendrait ne serait pas chrétien ! —

De l'agreste conteur tel était l'entretien.

Depuis lors, chaque fois que l'automne flétrie
Du bruit de ses vents sourds berce la rêverie,
Je crois te voir encor dans le sentier pierreux
Traîner péniblement ton arbre aride et creux,
Mendiante aux pieds nus, hâve, maigre, débile, —
Du vieux bourg délabré lamentable sibylle!

XLV

LE VOL DES AMES

Au coin d'une ferme en ruines
Où flotte un lierre, vert linceul,
Je suis venu me blottir seul,
A l'abri du vent des collines.

De là, vers l'immense horizon,
J'aperçois mieux courir la nue,

Et j'entends mieux la voix connue,
La voix de la triste saison !

Que tu me plais, rude harmonie,
Sauvage et terrible concert!
Que tu me plais dans mon désert,
Plainte des bois, sourde, infinie!

Derrière moi multipliés,
Les arbres des cimes prochaines,
Ormes, foyards, érables, chênes,
Versent leurs feuilles à mes pieds.

Ce sont les trésors de novembre
Par le précoce hiver flétris,
Les derniers ombrages meurtris
Et nuancés de rouille et d'ambre.

Tribut de l'année au déclin,
Parure morte et desséchée :
La terre en est au loin jonchée,
Le creux des vallons en est plein.

L'ouragan qui passe les roule,
Les fait tournoyer en monceaux,
Et, le long d'un torrent sans eaux,
Précipite leur pâle foule.

Le jour s'éteint au firmament,
Et cependant depuis l'aurore
Je vois le tourbillon sonore
Croître et rouler incessamment.

Spectacle à donner le vertige!
Où courez-vous, rasant le sol?

Où vous emporte un pareil vol,
Festons arrachés de la tige?

Hélas! hélas! ô légions,
Incalculables fourmilières,
Depuis l'origine des ères,
Familles, peuples, nations!

Vastes essaims d'hommes, de femmes,
Où courez-vous de ce bas lieu?
Chassé par le souffle de Dieu,
Où t'en vas-tu, tourbillon d'âmes?

XLVI

LES IMAGES D'UN SOU

Salut, mère du Christ, front ceint de l'auréole!
Pierre, muni des clefs que Jésus vous donna!
Salut, jeune vainqueur, passant le pont d'Arcole!
Salut, bon saint Joseph! — Salut, fier Masséna!

Je vous aime, dessins naïfs, simples ébauches,
Suspendus au foyer du travailleur des champs.

Dures sont vos couleurs, vos traits sont lourds et gauches;
Mais vous n'en êtes pas à mes yeux moins touchants.

Murat sous le dolman a l'épaule un peu torte;
Ney, devant l'ennemi, fait un saut de tremplin;
Sainte Agathe a vraiment trop de rouge. — N'importe,
D'un respect attendri je me sens le cœur plein.

Le riche en son palais montre des toiles rares;
Van Dyck, Rembrandt, Corrége en décorent les murs.
Le pauvre n'a que vous pour tableaux et pour lares;
Seuls vous lui souriez sous ses lambris obscurs.

Aux petits comme aux grands il fallait des ancêtres,
Des exemples sacrés et de vivants blasons.
Vous, aimés des petits, chers aux groupes champêtres,
Vous êtes leurs aïeux, les chefs de leurs maisons!

Ils se content, le soir, près de l'âtre qui brille,
Les faits par qui vos noms devinrent glorieux;
Et vous initiez la modeste famille
A toutes les grandeurs de la terre et des cieux.

Dans notre vieille France il n'est pas de chaumière
Où l'on ne vous retrouve au mur crépi de chaux,
Symboles de foi pure ou de vertu guerrière,
Apôtres et martyrs, et vous, fiers maréchaux!

De deux religions vous nourrissez les flammes;
Chacun de vous répand de sublimes leçons :
Vierges, à la pudeur vous élevez les femmes;
Soldats, vous enseignez la bravoure aux garçons.

Ah! sur cet humble mur, que rien ne vous remplace.
Devant nos paysans restez, naïfs dessins :
Faites vivre à jamais chez cette forte race
Le culte des héros et le culte des saints!

Que le hameau par vous, magnanimes exemples,
Donne à la Charité toujours de blanches sœurs ;
Qu'il fournisse toujours des prêtres à nos temples,
Toujours à nos drapeaux de vaillants défenseurs !

XLVII

LE CAMP DU MIDI

Le vent d'automne souffle, il emporte, il disperse
Les feuillages des bois tombant comme une averse ;
Mille bruits orageux frappent les cieux obscurs :
Aboîments des grands chiens qui gardent nos étables,
Cris des rauques bouviers, grincements lamentables
Des volets qui battent les murs.

Écoutons ! — à travers ces tristes harmonies,
S'élèvent, au delà de nos plaines jaunies,
D'autres bruits, des accords plus profonds et plus sourds :
C'est le canon, qui gronde au loin par intervalles,
La fanfare de cuivre aux notes inégales,
C'est le roulement des tambours.

Sur les plateaux d'Arbois le camp du Midi tonne.
Là vivent, exposés aux bourrasques d'automne,
Les soldats qu'un signal peut avertir demain,
Les régiments qu'on dresse aux travaux de l'armée,
Et qui, toujours debout, les yeux vers la Crimée,
Brûlent d'en prendre le chemin.

A ces bruits, que le vent orageux nous apporte,
Les hommes de labour devisent sur leur porte;
Le pâtre, vieux soldat, néglige son troupeau;
Les petits paysans, dans la cour de la ferme,

S'alignent en colonne et marchent d'un pas ferme,
Avec un mouchoir pour drapeau!

Vous m'agitez aussi, dans ma calme demeure,
Belliqueuses rumeurs qui grondez d'heure en heure! —
Si le sort au poëte interdit les combats,
Il n'assiste pas moins de sa pensée entière
Aux assauts de géants que l'Europe guerrière
A l'Orient livre là-bas.

L'œil sur les pâles feux qui dansent à mon âtre,
Je vois étinceler le rougissant théâtre,
Et grandir l'incendie aux rives de l'Euxin.
Courage, nobles sœurs, gauloise et britannique!
Frappez aux pieds le czar, l'homme à la foi punique,
Avant de le frapper au sein.

Ni trêve, ni repos; les régiments fidèles
Étreignent, jour par jour, les rudes citadelles

Où l'aigle de Moscou dans le roc s'enferma.
Sous le feu, sous le fer, sous les canons sans nombre,
Ils gravissent, à rangs pressés, la ville sombre,
En criant le nom de l'Alma!

Il est digne de toi, digne de ton courage,
O France! d'assumer le plus fort de l'ouvrage. —
Fille des anciens preux aux rayonnants cimiers,
C'est toujours toi qui cours du pas le plus alerte;
C'est toi dont les enfants sur la brèche entr'ouverte
S'élancent toujours les premiers.

Va donc, pour qu'il soit vrai que nul ne te résiste!
A ce tableau, pourtant, l'humanité s'attriste :
Carnages dans les champs, massacres sur les eaux.
Les monstrueux engins partout lancent leur foudre;
Partout ils font sauter les murailles en poudre
Et les entrailles des vaisseaux.

La gloire nous paîra notre effort unanime ;
Les grands peuples qu'enfin la même cause anime
Au soleil de l'histoire apparaîtront plus grands ;
Oui ! mais, de ces soldats, nos compagnons, nos frères,
Combien seront tombés, grand Dieu, loin de leurs mères,
Sur ces rivages dévorants !

A l'ivresse, aux transports des victoires futures,
Combien qui mêleront le cri de leurs tortures !
Combien, qui sont partis solides aux arçons,
Jeunes, beaux, doux au cœur des tendres fiancées,
Ne seront bientôt plus que des chairs dispersées,
Des lambeaux saignants, des tronçons !

O globe de malheur, terre en deuil dans l'espace,
De ces sinistres jeux n'es-tu point encor lasse ?
La paix n'est-elle donc qu'un rêve mensonger ?
Le sang doit-il couler toujours — comme les larmes ?

Faudra-t-il à jamais voir se croiser les armes
Et tes enfants s'entr'égorger? —

Le vent mugit toujours; le fracas des tempêtes
Se mêle au bruit confus des tambours, des trompettes;
La tristesse est aux cieux, l'angoisse est dans nos cœurs.
Abrège, Dieu des Franks, l'attente qui nous pèse;
Et toi, souffle bientôt, vent de la Chersonèse
Qui dois nous dire : ils sont vainqueurs!

La Malle, novembre 1854.

XLVIII

AU GÉNÉRAL DE PONTEVÈS

TUÉ A L'ASSAUT DE SÉBASTOPOL

Oui, le triomphe est juste et l'orgueil légitime !
Les grands peuples, mêlés dans un pacte d'estime,
Ont rajeuni l'éclat dont ils marchaient couverts.
A leur succès commun tout rendra témoignage
Leurs noms entrelacés s'uniront d'âge en âge
Dans les bravos de l'univers.

L'imprenable cité, la formidable enceinte,
La cuirasse des czars, le joyau, l'Arche-Sainte,
La ville aux murs de bronze, aux blocs de diamant,
Dont jamais, disaient-ils, on ne verrait la perte,
N'est plus qu'une ruine à tous les vents ouverte,
Qu'un débris, un charbon fumant.

Sur cet amas de tours, d'arsenaux, de tanières,
Les soldats sans rivaux ont planté leurs bannières.
Chantons-les, acclamons les vaillants et les forts;
Joyeux et largement distribuons la gloire;
Mais ne frustrons personne, et que notre mémoire
Fasse avant tout la part des morts!

A ceux qui, champions de la ligue sacrée,
Ont rougi tour à tour la poussière altérée
Durant les douze mois d'un combat incessant,
Accordons une larme, un vers pieux et sombre;

Une larme, est-ce trop pour des martyrs sans nombre?
Est-ce trop pour des flots de sang?

Pleurons surtout, pleurons ceux qui, lutteurs insignes,
Aux suprêmes assauts ont entraîné nos lignes;
Ceux qui de la tempête ont pris le plus épais,
Allant nous conquérir, victimes volontaires,
Ce faisceau de donjons, ce foyer de cratères,
D'où peut éclore enfin la Paix!

Tu fus un de ceux-là, noble enfant de ma ville, —
Que nous avons connu, grand cœur, bonté facile,
Modeste, sous un nom de haut patricien,
Sachant que, par ces temps de niveau populaire,
Nul n'emprunte aux aïeux leur honneur séculaire,
S'il ne fait la preuve du sien.

De ton front grave et doux nous garderons l'image.
Je ne sais quoi de triste y semblait un présage

De la mort que, sans peur, de loin tu regardas.
Ton âme pour nos temps fut trop pure peut-être.
Cependant nous t'aimions ; qui savait te connaître
T'aimait... comme un de tes soldats.

Soldats et généraux, tes chers compagnons d'armes,
A l'aspect de ta mort tous ont versé des larmes.
Toi seul, à son approche, es resté souriant ;
Calme, tu l'as reçue en vrai fils de ta race,
En fils de ces croisés dont tu cherchais la trace
Aux régions de l'Orient.

Dors, loin de nous, hélas ! dans la paix éternelle.
Cette paix du Seigneur, qui t'a pris sous son aile,
Après tant de combats sera douce pour toi.
Ton âme en son espoir n'a pas été trompée,
Soldat mort en baisant la croix de ton épée,
Mort pour la France et pour ta foi !

Aux heureux survivants les nouvelles conquêtes,
Le triomphe pour eux, pour eux les chants de fêtes!
Toujours la piété, gardant vos noms bénis,
Ira s'agenouiller sur vos tombes lointaines,
O vous, morts bien-aimés, soldats et capitaines,
Sous l'œil de Dieu tous réunis!

La Malle, septembre 1855.

XLIX

A JEANNE D'ARC

I

Non, blanche pastourelle, ange de nos batailles,
Non tu n'as rien perdu de ta jeune splendeur.
Le temps qui fait partout d'outrageuses entailles,
Le temps a respecté ta modeste grandeur.

Telle que l'on te vit, à côté de Xaintrailles,
Faire baisser les yeux à plus d'un pourfendeur,

Tu te dresses toujours dans ta cotte de mailles,
Soldat par le courage, enfant par la candeur!

Dans ce même Orléans dont tu repris l'enceinte,
Ta statue est debout, — image auguste et sainte
Qui semble partager ton immortel repos.

Elle reste chez nous l'idole de l'armée;
Et, l'autre jour encor, nos soldats de Crimée
En passant devant elle inclinaient leurs drapeaux!

27 décembre 1855.

II

La foi, l'antique honneur, même en un temps vulgaire,
Ne tombent pas chez nous; l'héroïsme est vivant.
Ces feux dorment parfois, mais ils ne meurent guère;
Et, pour les réveiller, il ne faut que le vent.

Ils passaient donc, sacrés par la récente guerre,
Ces vaillants, ces vainqueurs au visage émouvant,
Ces frères des martyrs là-bas couchés en terre,
Ceux dont, à la veillée, on parlera souvent.

Ils passaient, et voilà qu'à tes pieds, chaste image,

Leurs glorieux drapeaux s'inclinaient en hommage,
Fanfares et tambours trois fois sonnaient, joyeux.

De la France héroïque ils fêtaient la patronne.
Ah ! dans un tel moment, bronze saint, je m'étonne
Qu'on n'ait pas vu germer deux larmes dans tes yeux !

L

L'HIVER AUX CHAMPS

Fermiers, gens de labour, malgré vous inactifs,
L'hiver, sombre geôlier, vous tient enfin captifs
Sous vos toits où la pluie à flots bruyants s'épanche.

Les matins sont bientôt suivis de pâles soirs;
Les bois environnants pleurent, grêles et noirs;
De neige, autour de vous, toute la plaine est blanche.

Ah ! décembre et janvier vous semblent rigoureux.
Gardez-vous cependant de murmurer contre eux !
Mille autres plus que vous ont le droit de s'en plaindre.

Songez aux matelots sur la mer ballottés ;
Songez aux travailleurs qui peuplent les cités :
Songez-y ! — C'est pour eux que l'hiver est à craindre.

La ville étale en vain son faste et son orgueil :
Que de pâles vieillards, que de groupes en deuil,
Y grelottent, blottis en de froides tanières !

Que d'ouvriers, hélas ! quand vient cette saison,
Errent de seuil en seuil, sans travail, sans maison,
Sans pâture, — touchant aux angoisses dernières !

Aux murs de Babylone, où la vie a deux parts,
Combien de malheureux sont dans la foule épars
Comme des naufragés sur l'abîme sans bornes !

Le long de ces palais rayonnants et fleuris,
Que de mères, serrant leurs enfants amaigris,
Sur les passants distraits attachent leurs yeux mornes !

Le pain, qui partout manque, ici ne manque pas.
Le pain non-seulement abonde à vos repas;
Mais, tirés du cellier, les produits de vos terres;

Le doux raisin, qui sèche aux solives du toit,
Le porc salé, — régal autour duquel on boit, —
Et le vin, déjà bon, qui réjouit les verres.

Noël ! jour bien-venu ! jour aux fermes riant !
On rentre de la messe; à table s'asseyant,
Le vénérable aïeul bénit la blanche nappe.

Odorant et vermeil, le gâteau sort du four :
La bouche et l'œil béants, les marmots sont autour;
Et la bûche qui flambe illumine l'agape.

Cher à la ville, ici le bois coûte bien peu :
Pour maintenir dans l'âtre un magnifique feu
Qui réchauffe les gens et dore les murailles,

Que faut-il ? vers midi, faire un pas au dehors.
Le taillis volontiers vous livre ses bois morts ;
Volontiers le buisson vous offre ses broussailles.

Soyez donc sans tristesse, amis ! — chauffez-vous bien.
Que le farouche hiver ne vous chagrine en rien ;
N'ayez aucun souci même de ses tempêtes.

Laissez maudire ailleurs ses nuits, ses froids cuisants.
Cruel pour la cité, pour vous, ô paysans !
L'hiver est un bourru plein de bontés secrètes.

Nombreux sont ses bienfaits : dans les plis du terrain,
Il fait périr le ver ennemi du bon grain.
Il contient prudemment la sève sous l'écorce.

A la source épuisée il ramène les eaux.
La terre, amas profond de veines, de réseaux,
Renouvelle par lui ses vertus et sa force.

Plus il vous couvrira de neige et de glaçons,
Plus vous recueillerez de gerbes, aux moissons.
C'est là ce que vous chante en passant l'âpre bise.

Il pleut. Laissez pleuvoir, et dormez en lieu sûr.
Chaque ennui du présent est un plaisir futur;
Chaque goutte qui tombe est une fleur promise !

LI

NUIT DE DÉCEMBRE

Loin de mon toit, chez un ami,
J'avais passé le jour en fête :
J'en revenais, penchant la tête,
Cavalier qui dort à demi.

L'hiver, de ses mains nébuleuses,
Froissait les bois et les sillons.
La neige aux pâles tourbillons
Blanchissait nos plaines frileuses.

Voyageur morose et lassé,
Je traversais des champs sans borne.
C'était la nuit, — la lune morne
Apparut dans l'éther glacé.

A sa lueur âpre et sauvage,
Cieux et terrains semblaient plus froids...
Chemin faisant, je vis les croix
D'un cimetière de village.

Un chêne mort, non loin de là,
Se découpait en silhouette,
Et, sur cet arbre, une chouette
Qui m'aperçut — et me parla.

— Où vas-tu donc à pareille heure?
Me dit l'horrible oiseau de nuit.

— Je vais, là-bas, où ce feu luit,
Me reposer dans ma demeure.

— Non; reprit la sœur du hibou,
A l'horizon des plaines blanches,
Tu vas dormir — entre deux planches,
Entre deux planches, dans un trou.

Aux profondeurs de ce lit sombre,
Tu resteras enseveli, —
La froide neige de l'oubli
Pesant à jamais sur ton ombre!

1855.

LII

UN TRIO

Tandis que de leur temps grondait la voix confuse,
Que l'ardente industrie enrôlait ses marchands,
Trois chanteurs, dira-t-on,—nombre cher à la Muse !
Pour vivre fiers et purs avaient fui dans les champs.

Tous trois, durant ces jours de trafic et de ruse,
Parlaient de candeur sainte et d'austères penchants.

Vieille terre d'Arvor, Bretagne où rien ne s'use,
Chère au cœur du premier, tu vivais dans ses chants!

Éloquent bûcheron qui passa par Athènes,
Le second redisait la majesté des chênes,
L'Auvergne et ses taureaux errants dans les prés verts.

La Provence au dernier montrait son doux rivage;
Et, du nord au midi, dans leurs tableaux divers,
Le beau pays gaulois reconnut son image.

Mars 1856.

LIII

AUX PAYSANS

Aux voix qui vous diront la ville et ses merveilles,
N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis !
A l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles ;
Elles donnent, hélas ! moins qu'elles n'ont promis.

Laissez chanter le chœur des machines stridentes ;
Laissez les noirs engins hurler à pleins ressorts.

De vos sages aïeux gardez les mœurs prudentes;
Et comme ils ont vécu vivez — calmes et forts!

La cité pour son peuple en vain se dit féconde;
Le pain de ses enfants est plus amer que doux.
Sous un luxe qui ment, tel rit aux yeux du monde
Qui tout-bas porte envie au dernier d'entre vous.

Paisibles et contents, la tâche terminée,
A votre cher foyer vous rentrez chaque soir.
Combien de citadins, au bout de leur journée,
Ne rapportent chez eux qu'un morne désespoir!

De beaux enfants vermeils, une chaste compagne,
Voient se pencher sur eux votre front adouci.
Pour le pâle ouvrier que la misère gagne,
La femme et les enfants sont un âpre souci.

A vos champs, à vos bois, demeurez donc fidèles :
Aimez vos doux vallons, aimez votre métier.
Auguste est le travail de vos mains paternelles :
C'est à votre sueur que vit le monde entier.

De l'air qui vous entoure une sagesse émane;
La plante vous conseille et le sol vous instruit :
Restez, dit le sillon dont vous cueillez la manne;
Et le frêne du seuil : Malheur à qui me fuit!

Les saisons, il est vrai, vous sont parfois cruelles;
Aux caprices des cieux vos labeurs sont soumis.
Les blés, tendres encor, sont broyés par les grêles;
Les vergers sont battus par les vents ennemis.

Le désastre pourtant n'est jamais sans remède;
Avant peu, sous vos toits, la douleur s'interrompt.

L'olive a fait défaut, les prés viendront en aide;
Si les blés ont manqué, les pampres donneront.

Qu'elle est hideuse à voir la misère des villes!
De quels affreux haillons ses membres sont vêtus!
Que d'opprobres en elle et de passions viles! —
La pauvreté rustique est mère des vertus.

Elle a sa dignité; sans envie et sans haine,
Elle va poursuivant le travail de ses bras.
Virile et bienfaisante, elle ressemble au chêne,
D'autant plus généreux sur des sols plus ingrats.

C'est elle qui revêt d'une indomptable force
Vos fils, durs à la neige, insensibles au feu;
Par elle vous gardez, sous une rude écorce,
Les tendresses du cœur et la croyance en Dieu.

Si la France un matin vous aligne en phalange,
Vous savez faire honneur à votre humble berceau,
Vous, dignes héritiers des gloires sans mélange,
Frères de Jeanne d'Arc, de Hoche et de Marceau!

Aux voix qui vous diront la ville et ses merveilles
N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis.
A l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles;
Elles donnent, hélas, moins qu'elles n'ont promis!

Février 1856.

FIN

TABLE

Pages.

PRÉFACE. 1

I. POUR PRENDRE CONGÉ. 7

II. ERATO. 11

III. AU LEVER DU JOUR. 15

IV. EMBLÈME. 17

V. PENDANT LA MOISSON. 21

VI. LE BERGER DE PRADINE. 25

VII. FLEURS AGRESTES. 31

VIII. SURSUM CORDA. 33

IX. LA PIERRE SCULPTÉE. 35

X. CLAIRON. 37

XI. LA MONTRE D'ARGENT. 41

Pages.

XII. LE TRIOMPHE DE VÉNUS. 45

XIII. BLANCHE DE REILLANE. 49

XIV. UNE BRANCHE D'AUBÉPINE. 93

XV. LA FILLE DU MEUNIER. 99

XVI. LE LONG DES FUTAIES. 105

XVII. A UN BIBLIOPHILE. 109

XVIII. TRAVAILLONS POUR LA POSTÉRITÉ. . . . 115

XIX. A APOLLON. 117

XX. JASMIN. 121

XXI. LE DÉMON DE MIDI. 127

XXII. SOUS LES TROËNES. 129

XXIII. UN CHÊNE. 135

XXIV. A L'AUTEUR DE *Marie*. 141

XXV. MON HÔTE. 143

XXVI. VICTOIRE AUBIER. 149

XXVII. L'HIRONDELLE. 185

XXVIII. APRÈS L'ORAGE. 191

XXIX. LA SOURCE. 193

XXX. L'ODEUR DES FOINS. 197

XXXI. UN SONGE. 201

XXXII. LE RÉVEIL. 205

XXXIII. GRACE POUR CELUI-CI. 215

XXXIV. LES SEMEURS. 219

XXXV. L'ÉVANGILE DE LA MENDIANTE. 221

XXXVI. AU DÉTOUR D'UNE ALLÉE. 227

Pages

XXXVII. AUX APPROCHES DE LA NUIT. 231

XXXVIII. A MON AIEULE. 233

XXXIX. GERTRUDE. 235

XL. REGRET. 249

XLI. LA MAISON DU PATRE. 253

XLII. LES AQUILONS. 255

XLIII. NOVEMBRE. 261

XLIV. LA MÈRE ROBERT. 263

XLV. LE VOL DES AMES. 269

XLVI. LES IMAGES D'UN SOU. 273

XLVII. LE CAMP DU MIDI. 277

XLVIII. AU GÉNÉRAL DE PONTEVÈS. 283

XLIX. A JEANNE D'ARC. 289

L. L'HIVER AUX CHAMPS. 293

LI. NUIT DE DÉCEMBRE. 299

LII. UN TRIO. 303

LIII. AUX PAYSANS. 305

PARIS. IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.